

LES ACTES 2013



RENCONTRES CITOYENNES DE LA MONTAGNE

OUVRIR LE CHAMP DES POSSIBLES



Rédaction :

Gilles Chappaz
Noémie Dagan
Emmanuelle Durand
Bernard Jean
Chiara Kirschner-Courouge
Stéphane Logac'hmeur
Caroline Maillet
Niels Martin
Agathe de Montmorillon

Crédit photo couverture :

Benjamin Signoret
Didier Grillet

Design graphique :

www.la-mine.com

Illustrations :

Chôlly
Cled12

Impression :

Imprimerie du Pont de Claix

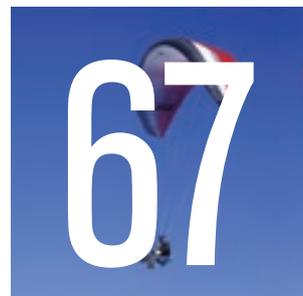
SOMMAIRE



INTRODUCTION



COMPTES-RENDUS DES DÉBATS
DES RENCONTRES 2013



CONCLUSION



RENCONTRE DES GORGES DU TARN

« L'ÉQUIPEMENT EN ESCALADE »

23 JUIN 2013

△ Equiper ou protéger, faut-il choisir ?



RENCONTRE DE GRENOBLE

« MONTAGNE ET SOCIÉTÉ »

19, 21 ET 22 NOVEMBRE 2013

- △ La montagne pour grandir ?
- △ La montagne pour se faire peur ?
- △ La montagne pour vivre ?
- △ La montagne qui monte ?



RENCONTRE DU PRADEL

« ITINÉRANCE RÉCRÉATIVE, ITINÉRANCE DE VIE »

19 ET 20 DÉCEMBRE 2013

- △ Témoignages d'itinérances
- △ Itinérance et projet de vie
- △ Itinérance et migration
- △ Atelier créatif





RENCONTRES CITOYENNES DE LA MONTAGNE, 2^E ANNÉE

L'avenir de nos montagnes et la place des pratiquants interrogent le citoyen qui se sent trop souvent à l'écart des processus de décision : c'est ce constat qui a conduit, en 2012, à lancer les Rencontres citoyennes de la montagne comme prolongement concret de la campagne d'opinion « L'Appel pour nos montagnes » impulsée en 2011 sur Internet par Mountain Wilderness, Cipra et l'Ancef (7200 signataires dont 130 personnalités). **Leur but est bien de donner la parole à la société civile sur les grands enjeux de la montagne de demain et de faire en sorte de rééquilibrer les termes du débat en faveur des pratiques douces.** C'est la Coordination Montagne qui en pilote le déroulement au nom de l'ensemble de ses membres.

La 1^{re} édition, en novembre 2012, organisée en partenariat avec les Rencontres du cinéma de montagne de Grenoble et avec le soutien des fondations Petzl et Nature & Découvertes, a rassemblé plus de 250 personnes sur des problématiques touchant à l'aménagement et à l'équipement de la montagne. Un 1^{er} volume d'actes en a été tiré, téléchargeable sur la page du site de l'Appel pour nos montagnes dédiée aux Rencontres citoyennes de la montagne.

Devant le succès de cette 1^{re} édition, l'ensemble des partenaires a décidé de poursuivre la démarche et de l'étendre. Trois rencontres ont ainsi pu être organisées en 2013 :

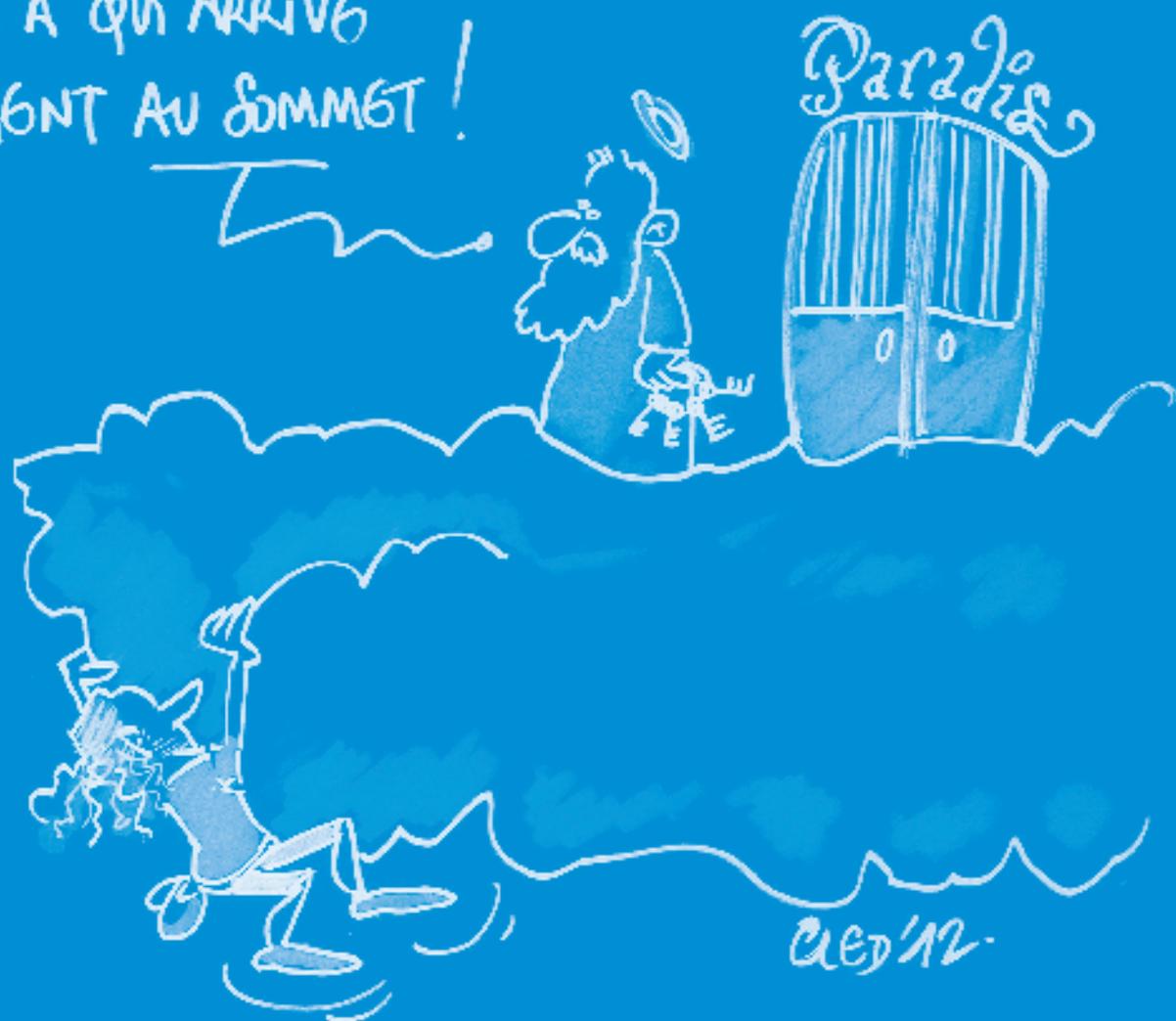
- △ dans les gorges du Tarn (à Saint-Rome-de-Doulan), à l'occasion du Roc Trip, sur **les rapports entre équipiers de voies d'escalade et naturalistes** (juin, 60 participants sur une matinée)
- △ à Grenoble, toujours en parallèle des Rencontres du cinéma de montagne, sur **le rapport entre montagne et société** à travers les thèmes suivants : la montagne pour grandir, la montagne pour se faire peur, la montagne pour vivre et la montagne qui monte (novembre, 300 participants sur 3 jours)
- △ au domaine du Pradel, à Mirabel, en Ardèche, dans le cadre d'un séminaire de recherche porté par le Cermosem, sur **l'itinérance de vie et ses impacts locaux** (décembre, 50 participants sur 2 jours)

L'essentiel des échanges est repris dans le présent document afin de capitaliser cette production intellectuelle citoyenne dans la perspective d'une mise en commun à venir, qui reste un des objectifs finaux de la démarche (base de ressources, forum national).

Ces actes, ainsi que les programmes des différentes rencontres et les différents supports de communication produits, sont aussi téléchargeables via le lien internet :
www.appelpournosmontagnes.org/rencontres-citoyennes/

Gilles Chappaz, Coordination Montagne

Y EN A QUI ARRIVE
VRAIMENT AU SOMMET!





L'ÉQUIPEMENT EN ESCALADE. EQUIPER OU PROTÉGER, FAUT-IL CHOISIR ?

23 juin 2013,

dans le cadre du RocTrip,

à Saint-Rome-de-Dolan



Le site d'escalade des Gorges du Tarn accueillait le Roc Trip, festival d'escalade, au mois de juin 2013. Le rendez-vous était pris avec les grimpeurs pour échanger, sous forme d'un « brunch-débat », sur le thème de **l'équipement des voies et du respect de l'environnement**.

Cette rencontre citoyenne fut co-organisée par la Coordination Montagne et la fondation Petzl. La fondation d'entreprise Petzl, comme son nom l'indique, émane de Petzl. Elle soutient financièrement des projets dans l'intérêt général. Elle a pour objectif de conduire et encourager des actions de développement durable, en priorité concernant l'éducation et la prévention des risques liées à l'activité verticale.

Pour en savoir plus sur la fondation Petzl, co-organisatrice de l'événement :
www.fondation-petzl.org

Pour en savoir plus sur cette rencontre, interview d'Olivier Obin :
www.kairn.com/fr/escalade/89354/roc-trip-2013-le-point-avec-olivier-obin-grimpeur-et-equipeur-dans-les-gorges-du-tarn.html



L'ÉQUIPEMENT EN ESCALADE

EQUIPER OU PROTÉGER, FAUT-IL CHOISIR ?





Le Roc Trip de 2013 a donné l'occasion d'organiser un échange entre les grimpeurs et les autres parties prenantes de l'équipement des voies... qui pose parfois des problèmes !

Ce dialogue entre les grimpeurs, les collectivités locales et les naturalistes a soulevé des questions très diverses, sur la réalité du dérangement des oiseaux en lien avec la fréquentation des sites, la sécurité des voies, etc. Les points de vue différents ont permis un débat animé.

△ Compte rendu

Stéphane Logac'hmeur

Chargée de projets à la fondation Petzl, Grenoble

△ Animateur

Olivier Obin

Consultant et chargé de mission à la Coordination Montagne, Millau

△ Intervenants

Yann Ghesquier

Grimpeur du team Petzl, Briançon

Madeleine Malaval

Maire, Saint-Georges-de-Lévejac

Alain Ravayrol

Ornithologue et salarié de Salsepareille, Languedoc-Roussillon



INTRODUCTION

Alain Ravayrol travaille dans la protection de la nature depuis 30 ans. Grimpeur, il effectue le baguage des aigles et des vautours dans le Languedoc-Roussillon.

Pour **Alain Ravayrol**, **quand on investit un espace naturel, il est nécessaire de se préoccuper de ce qui se passe autour.**

Cette question a beaucoup évolué sur le plan de la connaissance mais moins dans la pratique, notamment pour les chartes et codes de conduite. La place de l'équipeur est particulière, elle engage une démarche d'appropriation. La falaise est un espace vertical qui intéresse peu de monde, à part les grimpeurs et les propriétaires si le site est aménagé.

D'un autre côté, les protecteurs de la faune sauvage vivant dans les falaises (faune rupestre) n'ont pas forcément la connaissance de la pratique de l'escalade. Il y a une paranoïa de la protection, car la menace de la disparition des espèces existe. Mais la nature n'est pas figée, la sensibilité des espèces change, évoluant vers une tolérance à la proximité humaine plus grande. Le niveau de persécution sur ces espèces baisse, elles sont davantage respectées aujourd'hui. **Le principal problème est souvent l'incompréhension entre les naturalistes protégeant la faune sauvage et les grimpeurs.**

La seule possibilité d'avancer est dans la discussion. Avant la pose du premier ancrage dans une nouvelle voie d'escalade, la discussion est souvent la meilleure solution ; ensuite c'est plus compliqué : s'arrêter là ou revenir en arrière ? Mais il faut que l'aménageur se présente devant les associations et que les interlocuteurs soient identifiables. L'espace convoité a peut-être un statut particulier, les associations qui travaillent sur les espèces rupestres peuvent aussi apporter des informations. Sans oublier le propriétaire du « caillou » ! Les conflits sont souvent liés à la pertinence de l'aménagement : comment il a été fait au moment où il a été fait.

Pour casser un mythe : les naturalistes n'ont pas de pouvoir d'interdiction ! Par exemple, un Parc ne protège pas forcément la nature, c'est un outil des collectivités pour valoriser un territoire. Mais accepter ou non l'escalade dans un Parc, en le conditionnant à un volume de fréquentation, n'est pas valable par rapport à la faune sauvage. **La question n'est pas le nombre de personnes qui fréquentent un site, mais plutôt la période où intervient cette fréquentation.** Il n'y a pas de norme de distance et de nombre de passages.

La mesure de l'impact est très compliquée, car il faut prendre en compte le temps de vie des espèces et leur développement sur le territoire. Si une espèce particulièrement sensible vit sur un territoire, on peut difficilement mesurer la tolérance à la fréquentation par rapport à un aménagement déjà réalisé, s'il n'y a pas eu de suivi antérieur.



Yann Ghesquier est grimpeur du team Petzl et équipeur depuis 20 ans.

De son côté, **Yann Ghesquier** avoue avoir beaucoup équipé de manière « sauvage », plutôt dans la démarche d'équiper et de voir ce qui se passait après. À cette époque, ses collègues et lui avaient conscience qu'ils étaient dans un Parc, qu'ils équipaient dans un endroit interdit. Leur démarche était de rester discret, pour avoir le moins de fréquentation possible et éviter les problèmes. S'il y avait peu de monde ça passait, mais il ne fallait pas qu'il y ait un développement trop important. Aujourd'hui, l'information se diffuse plus vite avec Internet.

Depuis, il s'est intéressé aux problématiques de la protection de la faune sauvage. Il participe aux réunions du comité de pilotage du Parc national des Ecrins et de ses partenaires pour discuter sur les projets d'équipements ou de rééquipements. **Ce dialogue avec l'ensemble des parties prenantes est essentiel.**

Madeleine Malaval est maire de Saint-Georges-de-Lévejac, commune gestionnaire du site d'escalade des gorges du Tarn.

Madeline Malaval présente des actions mises en place dans le cadre de la gestion du site d'escalade des gorges du Tarn. Un travail de longue haleine a été fait pour aboutir à ce rassemblement de grimpeurs dans les gorges du Tarn. En 2008, une stagiaire du CAF de Millau est venue la voir, avec **Olivier Obin**, pour faire une enquête sur l'impact économique de l'escalade. Il s'ensuivit une discussion sur l'escalade, les propriétés privées... Une discussion un peu raide car, **à l'époque, elle ne connaissait pas le milieu des grimpeurs... et les grimpeurs ne connaissaient pas le terme « propriété privée »** ! Des problèmes se posaient régulièrement dans la commune, des propriétaires se plaignaient du camping sauvage, des feux de bois, etc. À la suite d'un accident de grimpeur, la préfecture a demandé la fermeture du site. Ce qui a donné l'occasion de créer un comité de pilotage au sein de la commune, avec tous les acteurs concernés : les représentants du Parc des Cévennes, du CAF de Millau, de l'État, de la LPO, de la gendarmerie et des pompiers pour la sécurité. Cela leur a permis de voir l'état de l'équipement, mais aussi de voir comment agir avec les propriétaires locaux. Plusieurs possibilités s'offraient à eux : **fermer le site ou voir comment ils pouvaient faire vivre tout le monde ensemble.** Il a été fait le choix d'avancer ensemble, avec des concertations et des rencontres pour convaincre la population.

QUESTIONS-RÉPONSES

> **Pour respecter les règles environnementales, vers qui un jeune équipeur peut-il se tourner s'il a un projet d'équipement, et plus particulièrement s'il n'est pas affilié à une fédération ?**

Alain Ravayrol : Dans une démarche d'équipement, si l'espace convoité a un statut particulier, par exemple un Parc, il faudra consulter la structure responsable. Pour la protection de la nature, il faut voir les associations qui travaillent sur les espèces rupestres : elles n'ont pas de pouvoir réglementaire mais peuvent apporter des informations sur leur protection. Il s'agit plus d'une démarche conviviale, mais qui peut bien sûr amener les associations de protection de la nature à demander la préservation de ces espaces. Ce qui est peut-être le plus difficile pour les équipeurs, passionnés par l'ouverture de nouveaux sites, c'est le temps parfois nécessaire pour respecter les règles des enjeux environnementaux et des propriétés : il faut parfois attendre un an, après avoir discuté avec tout le monde.

Madeleine Malaval : **Il ne faut pas oublier le propriétaire du « caillou »** ! Dans les gorges du Tarn, beaucoup de falaises ont été équipées sans autorisation, ce qui pose des problèmes, notamment par rapport à la responsabilité en cas d'accident sur le territoire. Le cirque des Baumes est protégé à plusieurs titres, dont Natura 2000, site classé, etc. Aujourd'hui, les procédures sont plus encadrées et il est plus facile pour un grimpeur de demander une autorisation, ce qui est une bonne chose.

Olivier Obin : Il est aussi possible de grimper dans les gorges de la Jonte, même si elles sont dans la zone cœur du Parc national des Cévennes. On travaille en collaboration avec le Parc, avec les associations naturalistes, notamment pour protéger les vautours. Ces questions environnementales sont expliquées dans le topo d'escalade.



IL NE FAUT PAS OUBLIER LE PROPRIÉTAIRE DU « CAILLOU » !

> Comment un grimpeur peut-il être dangereux vis-à-vis de la faune sauvage ?

Alain Ravayrol : Je vais vous raconter l'histoire d'un grimpeur montpeliérain qui équipait sur un site à proximité de Montpellier, où vivait un aigle de Bonelli. Des règles du jeu avaient été fixées, disant qu'à partir d'une certaine voie, on n'équipait plus, car cela dérangerait l'aigle. Mais il a continué à équiper 10 voies de plus, car il considérait qu'il n'y avait pas d'impact sur l'aigle. Nous avons discuté et je lui ai expliqué la nécessité d'une zone tampon. Quinze jours après, il m'appelle, car il avait découvert dans une voie un nid avec des œufs de Grand Duc, qu'il craignait avoir dérangé. Mais il a attendu que celui-ci revienne... l'empêchant justement de revenir, par peur de l'homme, et donc de couvrir ses œufs ! **Selon les espèces, la proximité des hommes avec les oiseaux peut devenir gênante, notamment si les œufs ne sont pas couvés** : ils refroidissent et c'en est fini de la reproduction.

La question de l'occupation du site est très difficile à percevoir par un non-initié : le nid est-il occupé ou pas ? L'aigle change de nid régulièrement. Le dérangement majeur intervient le mois avant la ponte, durant la couvaison et les 3 premières semaines du poussin, où il est très vulnérable.

Quant à la question de la chasse, la problématique est celle de la destruction d'espèces protégées. Une loi de 1976 interdit la destruction de la plupart des espèces. Elle a mis 20 ans à avoir un effet, mais cela a évolué, la persécution diminue. Ce qui est aussi en faveur des grimpeurs, avec des espèces qui aujourd'hui tolèrent beaucoup mieux la proximité humaine. Cependant, on ne peut pas raisonner en se cachant derrière le fait que ce que d'autres font est pire.

> Comment sensibiliser les maires qui ne connaissent pas le monde de l'escalade ? Les administrations ferment les sites sans se poser de question, par peur des accidents. Comment leur faire comprendre qu'il peut y avoir des solutions ?

Madeleine Malaval : Cela n'a pas été simple dans les gorges du Tarn. Nous avons la chance d'avoir une équipe qui connaissait bien le problème des sports de nature. Les services de l'Etat nous ont aidés pour le financement et le rééquipement des voies. Pour ne pas prendre de risques, nous avons mis des sens interdits sur certaines voies, souvent anciennes, car les propriétaires ont refusé de signer la convention, ce qui posait un problème pour assurer la sécurité sur ces voies.

L'administration ne comprend pas toujours, mais si on est responsable, on est capable d'écouter et de voir les enjeux économiques. Les grimpeurs viennent dans la région avant les touristes et restent après la saison : économiquement c'est dommage de fermer les voies ! Nous avons trouvé des compromis qui conviennent à tout le monde. **On y est arrivés grâce au comité de pilotage, en mettant tout le monde autour de la table, et en travaillant ensemble.**

Olivier Obin : Nous avons travaillé avec le Club alpin sur la sensibilisation des élus. Notre choix, comme l'a expliqué **Madeleine Malaval**, a été de recruter une stagiaire pour faire une étude d'impact économique. S'il y a des retombées économiques constatées, on arrive à faire prendre conscience de l'importance de l'escalade aux élus. Mais ce n'est pas toujours le cas des petits sites d'escalade.

Yann Ghesquier : À Ailefroide, l'**impact économique du grimpeur est important**, les élus locaux ne peuvent pas l'ignorer : **c'est un argument pour nous, les grimpeurs**. La majorité des pratiquants n'a pas conscience du travail fait en amont par les équipeurs, ni des notions de responsabilité en cas d'accident, ni de ce que cela implique d'utiliser un équipement existant. Le parc d'équipement en France vieillit, il a besoin d'être entretenu et cela va demander beaucoup d'argent, peu de grimpeurs réfléchissent à cela.



> Depuis 18 ans, je travaille sur l'aménagement de sentiers. Au Parc des Grands Causses, nous avons tendance à être prudent par rapport aux ouvertures de voies d'escalade, chemins de VTT ou autres activités. Les zones de quiétude sont dérangées et le problème des aménagements « temporaires » devient permanent... Nous sommes parfois inquiets de l'évolution de ces nouveaux aménagements : la répétition et la fréquentation peuvent devenir problématiques, avec un dérangement perpétuel. Aménager, oui, mais il faut trouver un équilibre avec la protection.

Alain Ravayrol : La fréquentation des endroits déjà aménagés et la superposition des activités font qu'il n'y a plus d'espace naturel disponible pour la faune sauvage. C'est encore plus fort en région méditerranéenne, car il y a un grand nombre d'espèces rares, rupestres et menacées, ce qui n'est pas le cas d'autres régions. Ce qui me préoccupe, c'est la pertinence de l'aménagement et surtout de laisser des espaces de vie pour la faune sauvage.

Olivier Obin : La question de la sécurité dans les gorges du Tarn a été abordée, mais il y a aussi le problème du **comportement des grimpeurs et de leur méconnaissance de la nature**. Dans tous les cas, le dialogue arrange souvent les choses.

> Est-ce que les oiseaux s'habituent à la présence humaine ? Par exemple, les stations de ski se sont-elles posé les mêmes questions ?

Gilles Chappaz : Les stations de ski ont des pouvoirs que n'ont pas les grimpeurs. D'où l'idée de se rassembler au sein de la Coordination Montagne, pour représenter une nouvelle force dans les milieux de la montagne. En dehors des stations, les activités économiques de la montagne sont peu visibles, mais génèrent autant de retombées que les stations de ski. Il faut travailler pour renforcer et faire valoir nos positions, rééquilibrer les débats.

Alain Ravayrol : Ce qui me préoccupe, c'est de pouvoir grimper dans un environnement où il y a une vie sauvage. En force, les hommes auront toujours le dessus. Aujourd'hui, mon souci n'est pas l'escalade, dans la destruction de la nature. Mais si on peut en parler, c'est mieux, toutes les espèces ne tolèrent pas la proximité avec l'homme.

Une autre question se pose : **est-ce que tout caillou doit être aménagé pour l'escalade ?** En France, le grimpeur n'existe que parce qu'il y a des sites aménagés. La masse des grimpeurs consomme et ne se préoccupe pas de l'aménagement. La question de l'interdiction revient à se demander : **qu'est-ce qu'on veut sur un territoire ?**

LA FAUNE SAUVAGE A AUSSI DES CRITÈRES DE CHOIX DES SITES ROCHEUX !

EST-CE QUE TOUT CAILLOU DOIT ÊTRE AMÉNAGÉ POUR L'ESCALADE ?





> Dans les gorges du Tarn, la rive gauche a été préservée, pour garder des zones libres, mais ça ne gêne pas les grimpeurs, car la qualité du rocher est peut-être moins bonne. Il semble que le ratio entre les sites potentiellement intéressants pour les grimpeurs par rapport aux sites conservés pour la faune sauvage est largement en faveur de celle-ci. Est-ce qu'on ne focalise pas sur des sites précis, où il y a des enjeux, alors que d'autres espaces permettraient peut-être de résoudre ces problèmes ?

Alain Ravayrol : La faune sauvage a aussi des critères de choix des sites rocheux ! La question du territoire et de la relation de voisinage entre les espèces est aussi importante. Par exemple, les Concluses (dans le Gard) ont été déséquipées. L'enjeu est autour de l'aigle de Bonelli, qui est une espèce en voie de disparition, avec seulement 30 couples en France. Aujourd'hui, il a besoin d'espace disponible pour se redévelopper et revenir au moins à 60 couples. J'ai participé à l'arrêté de biotope en 1990, qui interdisait l'aménagement du site par rapport à l'activité escalade. Les aigles ont disparu au même moment, mais ce n'était pas un motif pour aménager ce site et du coup le rendre stérile pour une réoccupation ultérieure.

Pour plus d'informations sur l'aigle de Bonelli : www.aigledebonelli.fr



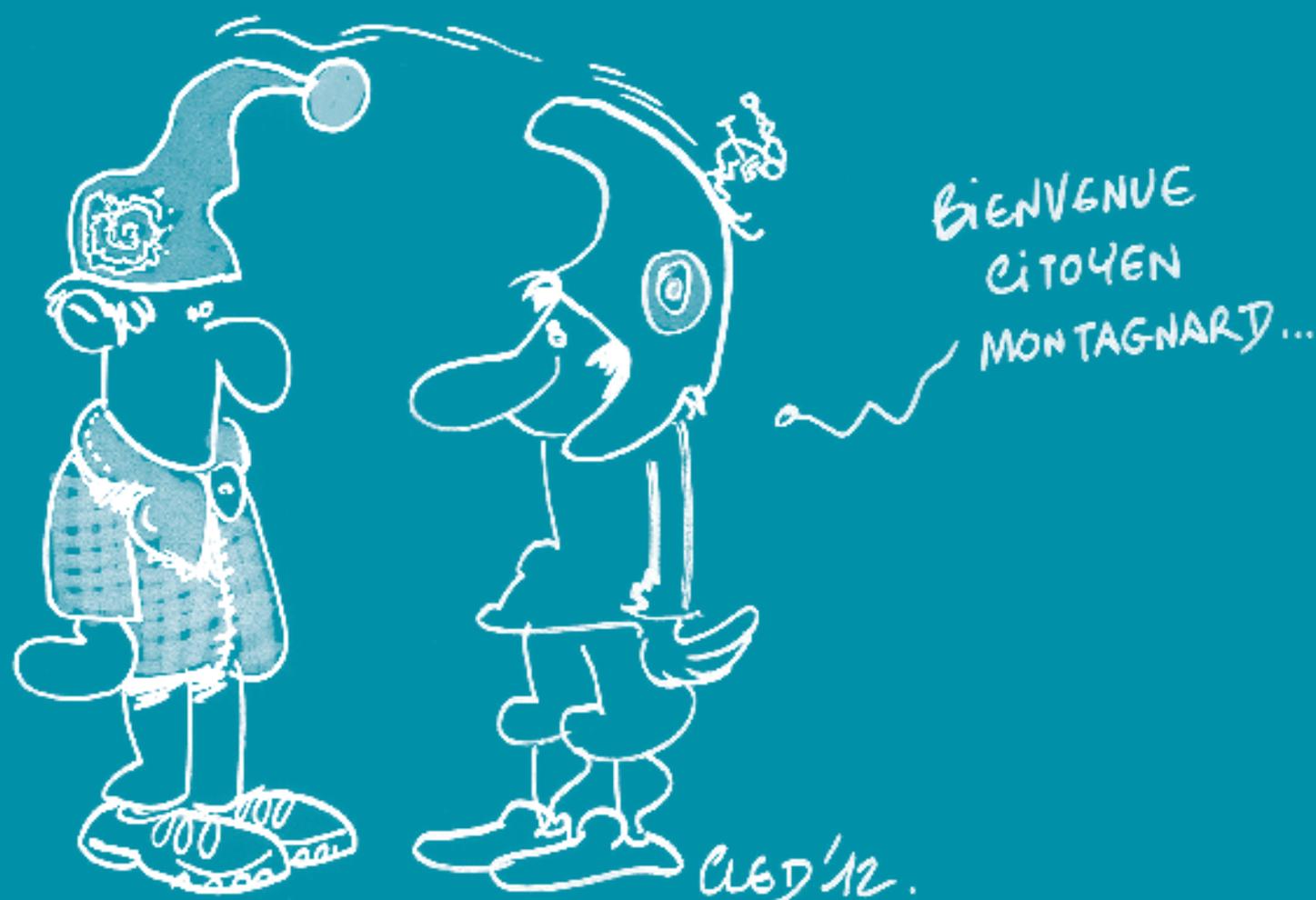
Fondation Petzl ©

POUVOIR GRIMPER DANS
UN ENVIRONNEMENT OÙ IL
Y A UNE VIE SAUVAGE

SYNTHÈSE

Pour **Madeline Malaval**, l'accueil du Roc Trip est important pour la commune et le réseau d'acteurs locaux. En effet, cet événement est directement en lien avec le travail réalisé par comité de pilotage pour relancer l'activité escalade dans les meilleures conditions. Au cours de ce débat, un consensus est trouvé pour dire qu'il faut savoir aménager, mais en recherchant un équilibre avec la protection du territoire et de ses espèces, afin de continuer à grimper dans un environnement où la vie sauvage existe.

RENCONTRES CITOYENNES DE LA MONTAGNE



QUELS RAPPORTS ENTRE MONTAGNE ET SOCIÉTÉ ?

19, 21 et 22 novembre 2013,

dans le cadre des 15^e Rencontres du cinéma de Montagne, à Grenoble



La première édition des Rencontres citoyennes de la Montagne s'est tenue à Grenoble, en novembre 2012, lors des 14^e Rencontres du Cinéma de montagne, sur **les questions de l'aménagement et de l'équipement de la montagne** (250 participants).

En 2013, les 15^e Rencontres du Cinéma de montagne nous ont redonné l'occasion de nous rassembler à Grenoble, cette fois autour des **rapports entre montagne et société**, abordés sur 3 jours, selon 4 questionnements :

- △ La montagne pour grandir ? (19 novembre)
- △ La montagne pour se faire peur ? (21 novembre)
- △ La montagne pour vivre ? (22 novembre)
- △ La montagne qui monte ? (22 novembre)

L'ensemble des débats a mobilisé près de 300 participants, avec chaque fois entre 50 et 100 participants par débat.

Les Rencontres du cinéma de Montagne sont le rendez-vous annuel des passionnés de montagne. Elles sont organisées par le service Montagne de la ville de Grenoble. Pour cette 15^e édition, comme en 2012, un partenariat avec la Coordination Montagne a permis d'inviter le public de l'événement à participer aux débats des Rencontres citoyennes de la Montagne.

Pour en savoir plus sur les co-organisateur et partenaires de cette rencontre :

www.grenoble-montagne.com

www.rhonealpes.fr/763-montagne-2040.htm



LA MONTAGNE POUR GRANDIR

« MONTAGNE INITIATIQUE » OU « MONTAGNE PÉDAGOGIQUE » ?





Tels pourraient être, à gros traits, les termes du débat entre Cécile Vachée, universitaire spécialiste des pratiques montagnardes des jeunes, et Valérie Tauvron, directrice de l'association « En passant par la montagne ». Ce débat était enrichi de l'expérience que vit Leslie Uriot sur le terrain, ainsi que par les interventions de la salle.

△ **Compte rendu**

Emmanuelle Durand

Chargée de mission de la Coordination Montagne, Grenoble

△ **Animateur**

Niels Martin

Directeur de la Coordination Montagne, Grenoble

△ **Intervenants**

Valérie Tauvron

Directrice d'En passant par la Montagne, Passy

Leslie Uriot

Bachelière de lycée bi-qualifiant montagne, Moûtiers

Cécile Vachée

Enseignant-chercheur, Figeac

INTRODUCTION

Pour lancer ce débat, l'animateur Niels Martin introduit la thématique.

Aujourd'hui nous considérons que la montagne est un espace en vieillissement, que les jeunes ne fréquentent plus. Les pratiques les plus concernées sont principalement les activités estivales et celles dites de « pleine montagne », autrement dit en dehors de structures et sites aménagés comme des stations de ski.

Les chiffres suivants sont principalement relevés par la Grande Traversée des Alpes en 2010

- △ le Parc national des Ecrins estime que les 15/24 ans représentaient 12 % du public en 1996, 5 % en 2006
- △ en Haute-Savoie, le nombre de nuitées chez les scolaires a chuté de 41 % en 10 ans
- △ à l'Union des Centres de plein air (UCPA), les 18/25 ans ne représentent que 20 % des stagiaires en alpinisme, 23 % en escalade et 13 % en randonnée
- △ toujours à l'UCPA, les stages d'alpinisme ont connu un déclin de 40 % ces 10 dernières années, puis se sont stabilisés depuis 2 ans
- △ *a contrario*, à la Fédération française de la Montagne et de l'Escalade, la part des 14/25 ans a augmenté de 11,47 % entre 2004 et 2010, mais est principalement due à l'attrait des structures artificielles d'escalade

Ce constat fait par un certain nombre d'institutions montagnardes est-il une réalité ou un mythe ? Depuis quelques années, le monde de la montagne et de l'éducation se sont saisis de la problématique et ont identifié deux freins majeurs :

- △ **un frein économique** : la montagne est trop chère et difficile d'accès
- △ **un frein culturel** : la jeunesse est éloignée culturellement de la montagne, avec un manque de passeurs, d'intermédiaires entre les jeunes et la montagne et ses activités

Trois enjeux du « retour à la montagne » des jeunes se dessinent :

- △ **Politique** : l'égalité des chances. Le droit aux loisirs et aux pratiques de montagne pour les jeunes générations doit être assuré dans les meilleures conditions économiques, techniques, réglementaires
- △ **Éducatif, social et culturel** : parce qu'elle permet de s'extraire d'une société urbaine où les tensions sont fortes, la pratique et la fréquentation de la montagne est d'une utilité majeure dans l'éducation des jeunes, qu'ils soient enfants, adolescents ou jeunes adultes
- △ **Économique** : l'apport des jeunes générations est un enjeu capital pour l'économie touristique de l'espace montagnard pour la prochaine décennie

Pour tenter de répondre à la question « la montagne est-elle un espace pour grandir ? », le débat s'est intéressé à plusieurs sujets : La montagne peut-elle être un espace d'éducation ? Que peut-elle apporter aux jeunes ? Doit-on s'éduquer à la montagne ou s'éduquer par la montagne ? Pour se construire ou se reconstruire ? La montagne est-elle (de nouveau) prête à accueillir la jeunesse ?



DÉBATS

DE QUELS JEUNES PARLE-T-ON ?

Avant de rentrer dans le cœur du débat, **Cécile Vachée** pose la question fondamentale et préliminaire au débat : « De quelle jeunesse parle-t-on ? » En effet, il existe une certaine image des « jeunes », définie par des statistiques, des pourcentages, des tranches d'âge et souvent véhiculée par les médias et utilisée par les politiques. Cette approche globale de la jeunesse véhicule, comme le souligne le sociologue Alain Vulbeau, une vision souvent négative : des jeunes qui ne font rien, des délinquants. Il faut donc s'intéresser à la microsociologie, qui permet de ne plus simplement voir « une jeunesse » mais « des jeunesses ».

D'un côté, le jeune peut se montrer très compétent. **Les jeunes ne sont pas une menace mais une ressource.** Ils sont capables de s'auto-organiser et de monter des projets. C'est justement dans des activités comme les sports de rue ou de montagne qu'ils vont pouvoir se construire une sociabilité, au travers des micro-communautés et tribus. **Leslie Uriot** souligne que cette jeunesse existe effectivement, puisqu'elle-même utilise son réseau de copains pour aller en montagne. Il suffit de quelques coups de fil et de potasser les topos, et c'est parti !

D'un autre côté, **Valérie Tavron** rappelle qu'il existe aussi une autre jeunesse, notamment celle accueillie dans l'association En passant par la montagne. La plupart de ces jeunes sont en rupture sociale, scolaire, et sont accueillis dans des classes ou des établissements spécialisés. Ce sont les adultes qui les accompagnent, éducateurs notamment, qui font la démarche de solliciter l'association pour engager les jeunes dans un projet montagne. Ces jeunes ne demandent pas à aller en montagne, ils ne sont pas initiateurs de la démarche même s'ils y adhèrent. Ils ont globalement une mauvaise image d'eux-mêmes, n'ont pas confiance en eux, ils se cherchent dans le regard de l'autre. Toutefois, ils sont aussi tout à fait capables de s'auto-organiser, même si ce n'est pas dans le domaine de la montagne – ce qui n'est d'ailleurs pas le but recherché. **La montagne est un milieu spécifique qui leur permet de se découvrir des compétences, de coopérer avec les autres, de se faire confiance et de faire confiance en l'adulte.** Pour des jeunes souvent issus de milieux urbains, cela constitue une rupture importante, qui permet de jouer un autre rôle que celui adopté chez soi. Ils ont en effet peu d'adultes référents et le lien de dépendance créé avec le « passeur » de la montagne (guide, gardien de refuge, berger...) lui confère une autorité que les jeunes acceptent, de même que le cadre imposé par la montagne elle-même. L'essentiel est de les accueillir sans préjugés, cela leur fait du bien de ne pas entendre systématiquement le même discours issu du monde socio-éducatif, d'être pris au sérieux, de sentir que l'on est quelqu'un en qui on peut avoir confiance. Cela se révèle notamment lors de la remise du matériel, qui coûte cher. **Le jeune devient à ce moment-là**

responsable et digne de confiance, il devient montagnard. Enfin, pour que cette expérience devienne positive pour le jeune, il ne faut pas le mettre en difficulté physique. On va essayer d'allier le plaisir et la difficulté en allant chercher de nouvelles expériences, comme par exemple se lever tôt.

Niels Martin se demande s'il n'existe pas d'autres jeunes entre ces deux exemples extrêmes, des jeunes qui ne sont pas autonomes en montagne mais qui ne bénéficient pas non plus de dispositifs tels que ceux proposés par En passant par la montagne. **Cécile Vachée** approuve : il existe de nombreux jeunes qui font partie de communautés mouvantes, qui s'engagent plutôt sur des projets ponctuels comme le décrit Jacques Ion, même si il existe peu de travaux sociologiques en la matière. Les jeunes vont chercher un plaisir plus immédiat, sans forcément chercher à revenir en montagne car ils ne sont plus à la recherche de « grandes causes ». Mais si le jeune a vécu quelque chose de fort en montagne, il est possible qu'il ait envie d'y revenir plus tard. **Leslie Uriot** remarque également que peu de jeunes font la démarche d'aller d'eux-mêmes en montagne, ils la découvrent souvent par le biais d'associations ou de la famille.

Valérie Tavron rebondit en affirmant que **c'est l'adulte qui doit faire le lien, que ce soit la famille ou celui qui joue le rôle de la famille.** Le but n'est pas forcément d'être autonome en montagne, mais la relation avec l'autre et la manière dont la famille ou l'éducateur va accompagner le jeune dans son chemin de vie et transposer l'apprentissage de la montagne à la vie.

LE JEUNE DEVIENT
À CE MOMENT-LÀ
RESPONSABLE ET
DIGNE DE CONFIANCE,
IL DEVIENT
MONTAGNARD



JM Francillon - Ville de Grenoble ©

L'AUTONOMIE EN QUESTION

Cécile Vachée s'empare de la question de l'autonomie. En effet, dans le langage des politiques publiques, autonomie rime souvent avec responsabilité. Et si le jeune est plus responsable, il va coûter moins cher à la société. Il s'agit d'une véritable injonction à l'autonomie : « sois autonome ou tais-toi »... Il existe une autre forme d'autonomie, celle de l'*empowerment*, ou autrement dit **le pouvoir d'agir sur le monde**. Les adultes ont ici un rôle capital à jouer : celui d'accompagner le jeune dans son autonomie, dans ce pouvoir d'agir, sans pour autant faire à la place du jeune. Il s'agit de se construire un libre arbitre, un réseau, dire ce que l'on ressent. **Néanmoins, il ne faut pas confondre l'autonomie dans la vie et l'autonomie dans les pratiques.** Il n'est en effet pas inné de manipuler un certain matériel ou de connaître un certain milieu. En montagne, il faut donc que le passeur facilite cet apprentissage et s'interroge sur ses méthodes.

Valérie Tavron insiste sur le fait qu'il n'est pas important, au final, de rendre les jeunes autonomes en montagne, en tout cas pas dans le cadre des projets menés par En passant par la montagne. Ce qui compte, c'est de pouvoir faire découvrir aux jeunes un chemin de vie, c'est ce qu'on va trouver en montagne qui va nous permettre d'être plus autonome dans la vie, faire les bons choix et les assumer. **En montagne, l'effort, le dépassement, la prise sur le rocher, permettent de se sentir vivant et capable d'assumer des choix quand on redescend.** C'est le travail de l'éducateur de faire cette transition, d'accompagner ce qui s'est dit sur les sommets pour que ça devienne des actes dans la vie.

Leslie Uriot raconte qu'elle a commencé à aller en montagne avec ses parents. Mais au bout de quelques années, elle a eu envie d'être plus autonome, c'est pourquoi elle s'est tournée vers une formation professionnalisante, afin de pouvoir elle-même transmettre sa passion. La montagne l'aide à être plus autonome dans la vie, même pour les petites choses comme par exemple savoir-faire son sac.

Dans la salle, un participant demande si la montagne n'est pas un milieu particulier où la place de la famille dans la transmission est plus prépondérante ? **Cécile Vachée** répond qu'il existe certainement un déterminisme social, mais qui n'est pas le seul facteur. Il y a aussi des critères géogra-

phiques par exemple, ou économiques. Mais c'est aussi vrai dans d'autres pratiques, il faut dépasser les déterminismes et, **même si les jeunes ne reviennent pas nécessairement en montagne, c'est un champ des possibles qui leur aura été ouvert.** Une jeune fille dans la salle intervient pour témoigner de son expérience personnelle : originaire de Normandie, elle n'a jamais eu l'occasion de pratiquer des activités de montagne. Elle les a découvertes pendant ses études grâce à des amis. Puis elle a osé pousser les portes du club CAF de Digne où elle s'est sentie la bienvenue. **Cécile Vachée** conclut que le déterminisme social est en général ce qui a tendance à se reproduire le plus, mais qu'heureusement il y a des contrexemples.

Même si désormais les jeunes ont tendance à rechercher le moins de règles possible ainsi que moins de contraintes (horaires, calendriers), le processus de transmission reste nécessaire pour amener de nouveaux publics en montagne. Dans les clubs comme dans des groupes moins institutionnalisés (tribus, famille), on va retrouver des majors, des seniors... ceux qui savent. Et dans chacun de ces groupes, il y aura des formes d'inclusion et d'exclusion.

MÊME SI LES JEUNES NE REVIENNENT PAS NÉCESSAIREMENT EN MONTAGNE, C'EST UN CHAMP DES POSSIBLES QUI LEUR AURA ÉTÉ OUVERT



LA MONTAGNE... DES IDÉES REÇUES ?

Niels Martin propose de débattre autour de possibles idées reçues sur la montagne et les jeunes en lançant des phrases stéréotypées :

Δ « LA MONTAGNE, C'EST TROP DUR ? »

Valérie Tauvron : oui c'est dur, mais c'est aussi pour ça qu'on y va ! Sans être masochiste, on se construit dans l'effort et dans la relation avec les autres. Il faut trouver un juste milieu et bien préparer la sortie en amont, voir même aller à l'échec si nécessaire. Mais il y a aussi des manières faciles d'aller en montagne.

Leslie Uriot : des fois oui, des fois non ! Parfois, j'ai besoin de me mettre des challenges pour voir où j'en suis. Des fois on a besoin de passer des caps difficiles.

Cécile Vachée : on peut opposer la montagne prométhéenne (domination de l'homme sur la nature, pratiques de conquête) à celle de Dionysos (le plaisir, pratiques contemplatives). Souvent symbolisées par le Club alpin français dans la première moitié du XXe siècle, les pratiques austères ont changé d'image. **Des pratiques où l'on ressentait le besoin de se dépasser ont évolué aujourd'hui vers des pratiques de contemplation.** Les pratiques sont plurielles. Il faut casser chez les jeunes l'image d'une montagne difficile pour qu'ils se sentent capables eux aussi d'y aller.

Δ « LA MONTAGNE, C'EST TROP CHER ? »

Leslie Uriot : un peu, mais ça dépend des pratiques. En station, il faut toujours payer un forfait et il n'y a pas toujours de tarifs pour les jeunes. En dehors des stations, il n'y a pas de forfait mais il faut investir dans du matériel, donc tout est relatif.

Valérie Tauvron : dans le cadre de l'association, la haute montagne est chère car, avec des jeunes, il faut payer un encadrement professionnel. Plus on fait des choses difficiles et plus il faut d'encadrement. Mais il existe aussi une moyenne montagne où on peut se rendre avec une simple paire de baskets. On peut y rencontrer des gardiens, des alpagistes, c'est une relation humaine qui ne coûte pas cher !

Intervention du public : la montagne peut être rapidement chère, surtout quand on a une famille. Une autre intervention souligne que la montagne est chère, mais tout comme de nombreuses autres pratiques.

Δ « LA MONTAGNE, C'EST DANGEREUX ? »

Valérie Tauvron : il faut avant tout effectuer un travail avec les parents des jeunes ! C'est le rôle des éducateurs, qui connaissent les familles. Après l'accident du Mont-Blanc, il a été dur de convaincre les familles. Il faut bien différencier ce qu'on voit à la télévision de ce que nous faisons dans l'association et à titre de pratiquants récréatifs.

Leslie Uriot : oui, la montagne est dangereuse, **le risque zéro n'existe pas. Il faut accepter le risque, en avoir conscience et disposer d'outils pour limiter le danger.** Oui, il y a des accidents, mais il y en a aussi dans la vie de tous les jours.

Intervention du public : la montagne est dangereuse, mais surtout en moyenne montagne où on dénombre beaucoup de petits accidents ! En alpinisme, c'est plus rare. C'est aux professionnels et aux clubs de jouer leur rôle en aidant les jeunes à se former, à reconnaître les risques et les dangers.

Δ « LA MONTAGNE EST-ELLE PRÊTE À ACCUEILLIR TOUTE LA JEUNESSE ET TOUTE LA JEUNESSE EST-ELLE PRÊTE À ALLER EN MONTAGNE ? »

Leslie Uriot : tout le monde a sa place, c'est aux passeurs d'attirer la jeunesse et de réduire les clichés. Il faut que les jeunes de mon âge sautent le pas, qu'ils viennent avec moi !

ENJEU DE SOCIÉTÉ OU UN ENJEU POLITIQUE ?

D'après **Cécile Vachée**, il y a un enjeu économique et de notoriété pour les territoires. Il s'agit de montrer une image de la montagne qui bouge, une montagne économique et durable, où l'on peut venir découvrir des métiers. Les offres d'accès à la montagne vont continuer à se développer avec une coloration économique car c'est dans l'air du temps, mais **il faut que la montagne soit également un territoire d'émancipation et d'éducation, d'apprentissage de l'autonomie, du collectif et de l'intérêt général.**

Valérie Tauvron s'interroge : est-il pertinent d'envoyer des jeunes en montagne ? Il semble évidemment souhaitable de retrouver en montagne toute la diversité et la mixité présentes sur nos territoires. **Tout le monde doit avoir accès à la montagne, même si il est difficile d'avoir envie de quelque chose qu'on ne connaît pas.** Il faut rêver, pratiquer et faire pratiquer.



SYNTHÈSE

Ces débats démontrent que la montagne peut effectivement être un espace propice au développement des jeunes et à la construction de leur personnalité... Elle est bien un espace éducatif pour :

- △ développer son autonomie,
- △ faire l'apprentissage des responsabilités,
- △ faire de nouvelles expériences (découverte d'un chemin de vie, de métiers, de façons de vivre, etc.),
- △ changer l'image de soi, mieux se connaître,
- △ connaître et coopérer avec les autres, avoir confiance,
- △ faire une rupture avec sa vie, son quotidien, entendre un autre discours, se mettre dans un cadre imposé par la nature,
- △ se faire plaisir !

Toutefois, des conditions sont requises pour qu'elle devienne réellement un terrain fertile :

- △ **Déconstruire les *a priori* sur la jeunesse**, ne pas la considérer comme singulière mais comme plurielle. Les jeunes n'ont pas tous les mêmes envies, les mêmes besoins, suivant leur origine, leur âge, leur situation personnelle. Il existe différentes manières de s'adresser à eux, toutes complémentaires.
- △ **Sensibiliser les jeunes par des passeurs**. Comme le dit [Valérie Tavron](#), on ne peut pas avoir envie de ce qu'on ne connaît pas. Trop de freins empêchent encore les jeunes d'avoir accès à la montagne, le premier étant le manque de contact avec des passeurs : famille, amis, associations,

professionnels... C'est le facteur qui va permettre un premier contact ou bien un retour à la montagne. Pour également permettre cette sensibilisation, il est nécessaire, avant tout, de prendre le temps de déconstruire certaines idées reçues à l'aide de « traducteurs », principalement incarnés par les travailleurs sociaux-culturels : animateurs, éducateurs, enseignants. **Il est donc nécessaire de mettre réellement en place des politiques, publiques ou privées, pour revaloriser le rôle des passeurs, leur utilité, et leur permettre d'exercer leurs fonctions.** Suivant les situations, il peut paraître judicieux d'utiliser des formes traditionnelles d'apprentissage ou bien d'inventer de nouvelles formes de passeurs et de les adapter aux jeunes et aux objectifs recherchés.

- △ **Ne pas vouloir en faire des montagnards à tout prix**. Il est important que les jeunes se sentent intégrés dans la communauté des montagnards. En effet, cela revalorise leur rôle, ils ne sont pas consommateurs mais acteurs. Prendre une initiative, résoudre une situation complexe, aider son ami, faire des rencontres humaines... le monde de la montagne a beaucoup à apporter aux jeunes. Toutefois, dans le cadre d'une première expérience, il ne faut pas rechercher absolument à les rendre autonomes en montagne et à les pousser vers des difficultés trop grandes.

La montagne est un espace pour vivre de nouvelles expériences, avant tout humaines, qui permettra aux jeunes de se construire dans la vie et d'ouvrir leur horizon des possibles.

LA MONTAGNE POUR SE FAIRE PEUR

QUELS RAPPORTS AUX RISQUES ?





Pourquoi prendre des risques alors que l'on pourrait rester tranquillement une « patate de canapé » ? La confrontation avec le danger peut-elle nous aider à passer certains caps difficiles, à nous construire ? Dépassement de soi, confrontation avec la nature, que cherchent les conquérants de l'inutile ?

Ce débat, animé par Philippe Descamps de la fondation Petzl, était un dialogue riche sur les rapports aux risques entre Jérôme Nanchen, psychologue du sport, et François Gouy, co-auteur en juillet 2013 du premier saut en combinaison ailée depuis le Doigt de Dieu, à la Meije.

△ **Compte rendu**

Stéphane Logac'hmeur

Chargée de projets de la fondation Petzl, Grenoble

△ **Animateur**

Philippe Descamps

Secrétaire général de la fondation Petzl, Grenoble

△ **Intervenants**

François Gouy

Alpiniste et paralpiniste, Grenoble

Jérôme Nanchen

Psychologue du sport, Flanthey (Suisse)

INTRODUCTION

POURQUOI FRANCHIR LES LIMITES ?

Intervention de Jérôme Nanchen

Enseignant en psychologie et en éducation physique dans le Valais (Suisse), Jérôme Nanchen s'est spécialisé dans l'accompagnement psychopédagogique, en particulier des sportifs. Il introduit le sujet en faisant part de ses recherches.

En travaillant avec des alpinistes, **Jérôme Nanchen** a pu analyser leurs pratiques à la lumière des connaissances actuelles de la psychologie. Que penser, par exemple, de l'ascension en solitaire de la face sud de l'Annapurna par Ueli Steck en octobre 2013 ? Cet événement unique lui a fait repousser ses limites beaucoup plus loin qu'on ne l'a fait jusqu'à maintenant. A-t-il pris plus de risque ? À quel prix et avec quelle perception ?

Pour lui, les alpinistes tentent de rationaliser le risque, ils expliquent souvent qu'ils le « gèrent ». Mais plus la complexité des informations est grande (météo, connaissance de la voie, conditions du moment, dangers objectifs, etc.), plus les conduites et les décisions sont en définitive dictées par l'inconscient. On peut s'en rendre compte en observant le décalage entre le discours pendant la pratique et après le retour.

Face au danger, la peur, émotion primaire, se manifeste. Elle est utile, voire même indispensable. Elle prépare l'individu à affronter le risque, de manière adaptative avec :

- △ la procédure d'**évitement** ou d'**acceptation** (savoir gérer le risque)
- △ le besoin de **valorisation du risque** (c'est lui qui donne de la valeur à l'activité)
- △ la **survalorisation**, voire l'**idéalisat**ion, comme en témoignent les montagnards : « Ces aventures sont mon oxygène, sans elles je n'existe pas » (Marc Batard) ; « J'ai une chance raisonnable de passer : plus d'une chance sur deux, ça suffit ! » ; « Ce n'est quand même pas la roulette russe, même si... », etc.

« S'IL M'ARRIVE
QUELQUE CHOSE,
LAISSEZ-MOI LÀ-BAS »



Didier Grillet ©

Ses recherches ont permis à **Jérôme Nanchen** de mettre en lumière les concepts, facteurs et processus qui sont en jeu dans la prise de risque en alpinisme et permettent de mieux la comprendre :

- △ un trait de personnalité : les « **sensations seekers** » recherchent des sensations nouvelles.
- △ une théorie psycho-physiologique : c'est le **système de la récompense** (comme, par exemple, le chocolat). Nous avons tous un seuil individuel de tolérance au risque, à différentes hauteurs. Le cerveau de certains alpinistes, notamment expérimentés, semble fonctionner comme si le seuil de sensations requises était plus élevé pour déclencher une alerte.
- △ le risque « pathologique » : « folie du risque, folie de la montagne », une **manière hors normes d'affronter le risque** (sortir de notre routine, d'une réalité, être un héros).
- △ le risque cathartique : **la pratique de la montagne permettrait de surmonter le stress**. La recherche du culte de la performance, la logique de l'excellence par le risque peut cependant devenir pathologique quand cela constitue l'identité d'un individu : « Je suis un montagnard de l'extrême. »
- △ l'angoisse et l'attitude contraphobique : l'angoisse est une peur sans objet, un individu sans visage : comment lutter contre ce ressenti, sans savoir à quel propos ? Pour Freud, nous utilisons des mécanismes de défense contre l'angoisse. **Lorsqu'un montagnard prend un risque important, il donne un objet à son angoisse, qu'il va pouvoir maîtriser**, contrôler et donc avoir une emprise sur elle.
- △ une affirmation narcissique : la pratique des sports extrêmes permet de mettre en scène une forme de sécurité personnelle, **le retour d'un regard positif de la part des autres**. Aujourd'hui, les médias sont très présents et renvoient ce regard narcissique. Besoin de reconnaissance jamais satisfait...
- △ une auto-initiation : pour les jeunes, **réussir l'initiation permet de montrer qu'ils sont capables d'entrer dans le monde des adultes**. Leur proposer un parcours de formation renforce leur capacité à affronter les aléas de la vie. Mais quand la société n'accompagne plus le cheminement, certains se créent des épreuves pour se prouver et montrer leur valeur.
- △ l'**ordalie** : une forme actualisée du **jugement de Dieu**, en vigueur depuis le Moyen-Âge (« Dieu tranchera »). Pour pouvoir se reconnaître le droit de vivre, affronter une situation très risquée, s'en remettre au jugement de Dieu : il saura récompenser celui qui mérite de vivre.

LA PRATIQUE DE
LA MONTAGNE
PERMETTRAIT DE
SURMONTER LE
STRESS

LE FACTEUR HUMAIN
EST LA PREMIERE
CAUSE DE DANGER



LA PRISE DE RISQUE PEUT-ELLE ÊTRE CALCULÉE ?

Intervention de François Gouy

Le premier saut en « wingsuit » (combinaison de vol libre) depuis le pic central de la Meije, sommet emblématique du massif des Ecrins, a été ouvert le 14 juillet 2013 par Bertrand Givois et François Gouy. A 3973 mètres d'altitude, le versant sud des arêtes de la Meije est suffisamment vertical pour permettre ce saut, vraiment exceptionnel !

Pour parler des pratiques à risques, François Gouy est venu témoigner de sa pratique de sport extrême. Il intervient pour parler notamment de sa pratique du wingsuit.

Comme d'autres pratiques en montagne (par exemple le ski de pente raide), quand on a la technique, l'expérience et de bonnes conditions, ce n'est pas spécialement risqué. La pratique du wingsuit est nouvelle, mais c'est la même problématique.

Tout d'abord, le wingsuit, ça s'apprend. Toute pratique a ses règles. On ne saute pas dans le vide, mais dans l'air, comme dans l'eau même si ça porte moins ! Pour jouer avec les éléments, il faut les identifier et les respecter. Il s'agit d'apprendre la pratique étape par étape, sans aller aux limites de ce qui se fait. On apprend d'abord à sauter d'un avion, puis on suit une progression. Quand le niveau est atteint, on apprend à sauter en avion d'altitudes plus basses, à sauter depuis des falaises déversantes, puis moins verticales, **d'étape en étape, sans se faire peur.**

Le risque est comparable en alpinisme : quand les conditions météo sont bonnes, la prise de risque est plus faible. Pour les sauts, il faut de la rigueur, il y a peu de marge. En base-jump, l'immense majorité des pratiquants connaissent leurs capacités. Quand il y a des accidents, c'est souvent parce que les personnes ont dépassé les limites ou n'ont pas respecté certaines règles. Le risque

vient de soi-même, c'est le « toujours plus », **le facteur humain est la première cause de danger.** La gestuelle ou la technique sont simples, quand c'est acquis. En ce qui le concerne, comme il est plutôt anxieux, il vérifie le matériel et la démarche au maximum.

Dans ce cadre-là, on peut se demander **qu'est-ce qui pousse à aller toujours plus loin ?** La motivation des grimpeurs, c'est d'évoluer comme les oiseaux, il en est de même dans la pratique du wingsuit. C'est aussi d'une certaine manière le « droit de vivre ». L'acceptation du risque permet de franchir les étapes. **Le risque est un des éléments les plus formateurs pour les individus** : par exemple, plutôt que de dire « fais attention ! » aux enfants, « regarde bien où tu mets tes pieds » est plus constructif.

Dans ces pratiques à risques, il existe la sensation de peur. L'appréhension est très présente, car on se rapproche des limites, mais ce n'est pas de la peur. La vraie peur (lorsque l'on se demande : « qu'est-ce que je fais là ? »), on ne la recherche pas. **Si on a peur, c'est que quelque chose est mal géré, il vaut mieux ne pas y aller.** S'il s'agit d'une simple appréhension, il faut aller au-delà, car on sait que, derrière, on se fait plaisir : « Pour le saut de la Meije, il faisait grand beau, c'était facile, après d'autres sauts que nous venions de faire dans des conditions plus difficiles. »

Pour voir la vidéo : www.widermag.com/video-saut-wingsuit-depuis-les-aretes-meije-exceptionnel



QUESTIONS - RÉPONSES

> Quelle différence entre la prise de risque et un comportement à risque ?

Si on prend l'exemple de l'ascension de l'Annapurna par Ueli Steck, le jugement est fait *a posteriori*. Au départ, la décision est la même. Ueli Steck a réussi en solo, dans de bonnes conditions, alors que les autres alpinistes qui ont réalisé l'ascension juste après n'ont pas eu les mêmes conditions. À partir de quand peut-on dire que c'est raisonnable, ou pas acceptable ? On est conscient du niveau de risque de l'on prend : quand on est avec d'autres personnes qui n'ont pas les mêmes capacités, on descend d'un cran. **Un comportement à risque peut se retrouver dans n'importe quelle situation. Le risque donne la possibilité de gérer notre peur.** Quand on fait le choix du risque, on va plus loin, le danger est plus important : ce comportement est formateur.



Didier Grillet ©

PEUT-ON CONSIDÉRER QU'ON TROUVE SA LIBERTÉ
SUR LE CHEMIN DE L'ANGOISSE ?
C'EST UN CHEMINEMENT PERSONNEL. POUR SE
LIBÉRER DE L'ANGOISSE, IL FAUT L'EXPÉRIMENTER

> Le risque socialement acceptable tend à diminuer. Est-ce une réalité aussi en montagne ?

La société lutte contre le risque. Et pourtant, nous en percevons toujours plus. Le fait de réduire les risques rend les individus irresponsables. Les alpinistes prennent-ils plus de risques que les autres ? Ce n'est pas sûr quand on a la technique et qu'on part au bon moment.

> Est-ce que la prise de risque est une accoutumance, ou une prédisposition génétique ? Quel est le ratio entre inné et acquis ?

C'est un débat philosophique ! Nous ne sommes pas tous égaux face à la dépendance, notre mécanisme psychique de la récompense est aussi très individuel. Mais il n'y a pas d'opposition réelle. Il y a des expériences vécues, qui orientent vers un engagement et une prise de risque. Il y a donc de l'inné ET de l'acquis, sans réelle proportion mathématique, car l'inné a besoin de certaines conditions pour s'exprimer, et l'environnement va l'actualiser ou non.



> N'y a-t-il pas un vrai danger de nier la prise de risque ? Comment faire avec les jeunes pour que la prise de risque ne soit pas fatale ?

Il faut proposer une forme d'apprentissage du risque. On peut accompagner les jeunes dans la (ré)appropriation de la gestion du risque. Il faut leur apprendre à gérer les risques, puis les inviter à s'approprier les façons propres de gérer les risques qu'ils encourent. « Tu as appris, maintenant il faut l'intégrer, le faire par toi-même, en confiance » : c'est une étape supplémentaire. L'apprentissage est un acte extérieur, tandis que la réappropriation est un acte intérieur.

> C'est quoi la prise de risque ? Il y a toujours des risques !

Il faut faire la différence entre le danger et le risque. La prise de risque, c'est affronter un danger pour récupérer des bénéfices. Pour cela, on choisit d'affronter certains dangers.

> Pourquoi y a-t-il des différences entre garçons et filles ? Quel rapport avec l'âge ?

Les comportements ordaliques sont plus spécifiques à certains âges, notamment dans les premières périodes de la vie. Les âges de formation de la vie, de construction d'une identité, sont de plus en plus longs ; les mécanismes évoluent. Dans certaines sociétés, on est adulte à 40 ans : tout est relatif. Les garçons semblent prendre plus de risques que les filles car les valeurs de virilité les y poussent, même si certaines ne sont plus en reste.

SYNTHÈSE

Finalement, la prise de risques semble nécessaire. Nous sommes tous les jours confrontés aux dangers et les éviter ne permet pas de grandir et de s'affirmer. **Il faut savoir prendre en compte les risques pour mieux les gérer.**

Pour les alpinistes, la sortie de ce type de comportement vient quand il n'y a plus besoin de l'adrénaline, du risque. Mais la prise de risques peut amener à des comportements pathologiques. Pour y échapper, il faut :

- △ satisfaire le besoin de sensations sans tomber dans le risque pathologique,
- △ donner un objet pertinent à son angoisse (affronter les éléments pour évoluer),
- △ se satisfaire d'une réassurance narcissique sans héroïsation (se confronter sans avoir besoin d'être un héros),
- △ trouver un bon compromis dans les comportements autodestructeurs,
- △ et se soustraire aux comportements ordaliques.

Comment définir ce qu'est le risque ? Le risque en montagne est-il une forme d'expression ? Une recherche ? Un message ? Un impératif ? Un défi ? Un déni ? Un paradoxe (attiret repoussant) ? Il semblerait que ce soit l'éternel jeu de la montagne.

LA MONTAGNE POUR VIVRE

DE NOS JOURS, QUI HABITE LA MONTAGNE ?





De l'éleveur fromager au consultant e-business, du retraité au passionné de glisse, les montagnards d'aujourd'hui ont en commun la passion d'un lieu de vie particulier. Mais avec des objectifs de vie si différents, comment les territoires peuvent-ils (re)fabriquer du vivre-ensemble ?

Ce débat apporte des pistes de réflexions sous des angles de vue différents avec les interventions de Jean-Yves Pineau, directeur du collectif Villes-Campagnes, et de Jean Picchioni, ancien maire des Adrets, sous le regard et le témoignage d'Emmanuel Carcano, « néo-résident » du Trièves.

△ **Compte rendu**

Niels Martin

Directeur de la Coordination Montagne, Grenoble

△ **Animateur**

Aurélié Mansiot

Sociologue du sport, Chapareillan

△ **Intervenants**

Emmanuel Carcano

« Nouvel habitant », Mens

Jean Picchioni

Vice-président de l'ANEM (Association nationale des Elus de montagne), Les Adrets

Jean-Yves Pineau

Directeur du collectif Villes-Campagnes, Limoges

INTRODUCTION

En observant simplement les chiffres de population dans les montagnes françaises, on peut constater depuis deux décennies un renouveau des populations dû essentiellement au solde migratoire. Qui sont ces montagnards d'aujourd'hui ? De l'éleveur fromager au consultant e-business, du retraité au passionné de glisse, leurs objectifs de vie sont-ils très différents d'hier ? **Habiter en montagne est en soi une aberration : c'est un milieu qui pose un certain nombre de contraintes, allant de l'éloignement des bassins d'emploi et de services, aux difficultés inhérentes au climat.** Cependant, les chercheurs s'aperçoivent que la logique traditionnelle, où l'on choisirait son lieu de résidence par rapport à son lieu de travail et où l'on se déplacerait vers son lieu de loisir, tend de plus en plus à se morceler : la tendance est à des stratégies résidentielles intermédiaires privilégiant l'agrément, voire à de multiples « entre-deux », tels la bi-résidence par exemple.

Ainsi, nombreux sont ceux qui ont intégré la dimension héliotropique, hédonique, ou tout simplement « vacances », à leur mode de vie ! Le tourisme, quant à lui, s'émancipe de sa fonction strictement récréative, et devient un excellent moyen pour « tester » un territoire avant de s'y installer : **le projet d'installation est systématiquement**



précédé d'une expérience touristique du territoire, quand ce n'est pas tout simplement cette expérience qui a suscité le projet de migration...

Pour qualifier le phénomène, les chercheurs américains, qui étudient ces migrations depuis une trentaine d'années, s'entendent sur le terme d'« *Amenity migration* », que l'on traduirait de manière strictement littérale par « migration d'agrément ». Ce phénomène bouscule totalement les frontières établies : **il appartient aujourd'hui tant à la communauté scientifique qu'aux élus des territoires et aux développeurs de comprendre les projets de vie et les attentes de ces « nouveaux habitants »**, mais aussi d'appréhender ce que ces migrations d'agrément « font » aux territoires sur lesquelles elles s'exercent. Les questions à poser sont, par exemple, celles de leurs impacts sur le foncier, sur l'économie locale, sur la gouvernance, sur les besoins en nouveaux services (avec le numérique en premier chef), sans oublier les impacts sociétaux inhérents à « l'intégration » de nouvelles populations... Mais aussi leurs effets positifs : ces « néo-montagnards » ne sont plus les néo-ruraux des années soixante-dix qui cherchaient à « faire pousser des chèvres » sur les plateaux ardéchois, mais bien plutôt des gens dynamiques qui arrivent avec force d'idées et de projets.



DÉBATS



Didier Grillet ©

Jean Picchioni a vu évoluer la population des Adrets, de 250 habitants dans les années soixante-dix à environ 1000 aujourd'hui, ce qui correspond en fait à un retour à la situation censitaire de la fin du XIXe siècle. L'arrivée des nouveaux habitants s'est faite en plusieurs phases : on a vu d'abord une augmentation des résidences secondaires, puis la chute du prix du foncier (50 francs/m²) par rapport aux prix en plaine a déclenché une migration vers les hauteurs : il s'agissait alors davantage de migrations résidentielles opportunistes. Par la suite, le développement d'activités économiques high-tech dans la plaine a entraîné l'installation de personnes avec un vrai choix de vie en montagne.

Sur la question des motivations des nouveaux arrivants, **Jean-Yves Pineau** pointe une période de mutation forte, un mouvement inverse après un exode rural massif. **Il s'agit là d'une opportunité pour les territoires ruraux.** Les motivations qu'il relève sont de tendre à la fois vers une amélioration et un continuum entre la vie privée et la vie professionnelle. Parfois, le projet migratoire est aussi basé sur une fuite du milieu urbain, mais dans tous les cas avec une envie de donner du sens.

On s'interroge souvent sur la capacité des « migrants d'agrément » à être des porteurs de projets. On constate en fait que ceux-ci ont plutôt le souci de :

- △ s'intégrer à la population locale,
- △ trouver des commerces et services de proximité,
- △ s'investir dans l'animation et le dynamisme culturel du territoire.

Jean Picchioni souligne ce désir des nouveaux arrivants de participer à la vie du village : il a souvent constaté une forte envie de s'intégrer dans la vie associative. D'un autre côté, l'enjeu pour les « locaux » est quelque part de réussir à « adopter » ces nouveaux habitants : or, la vie associative offre cette possibilité de réunir tout le monde autour d'événements culturels.

Jean-Yves Pineau confirme ces enjeux particuliers concernant la culture et le social. Il y a très peu de « politiques sociales » à proprement parler sur les territoires ruraux, « le mot n'accroche pas ».

Ces territoires sont soumis à un certain nombre de mutations et de contraintes : **les communautés de communes doivent passer d'un mode « gestion » à un mode « développement » du territoire.** De la même manière, il serait intéressant de porter un autre regard sur l'insertion et l'intégration, en considérant le « mixage » de populations davantage comme une synergie.

IL S'AGIT LÀ D'UNE OPPORTUNITÉ POUR LES TERRITOIRES RURAUX



Emmanuel Carcano est originaire de Lyon, il est arrivé en 2003 à Mens, dans le Trièves (territoire montagnard au sud de Grenoble).

L'intégration d'Emmanuel dans le village s'est faite facilement, notamment grâce à la rencontre d'un couple de « locaux » qui disposait d'un réseau social important dans le Trièves. Il travaille tout d'abord à Grenoble, mais les déplacements quotidiens deviennent lourds. Il se lance alors dans l'auto-construction de sa maison : cette expérience lui ayant en quelque sorte mis le pied à l'étrier, il décide de reprendre une formation de charpentier puis de s'installer comme artisan.

Dans l'analyse de son lieu de vie, il constate **une dualité entre les gens de souche – ceux qui ont un parent enterré au cimetière... – et les nouveaux habitants.** Cette dualité est très sensible dans les répartitions dans les associations : certaines ont été créées par des gens du cru, le club de foot, le sou des écoles... tandis que d'autres, telles le yoga et le tai chi, ont été montées plutôt par les « nouveaux ». Les gens du cru qui ont des difficultés avec les nouvelles populations se sentent souvent dépossédés et comme ne disposant pas du bagage culturel pour créer une association. Parmi les « nouveaux », on trouve aussi beaucoup d'activités liées à l'écologie, du fait de l'existence du centre écologique « Terre Vivante » implanté à Mens.

Un débat s'engage autour de ces rapports et divergences entre « locaux » et « nouveaux ». [Jean Picchioni](#) a pu remarquer une différence entre les communes : c'est, par exemple, plus « tendu » à Theys (commune limitrophe) qu'aux Adrets. L'école est souvent un facteur d'intégration : on s'y rencontre, on y monte des projets, on échange autour des enfants. On remarque aussi que sur de petits sujets tels le PLU (Plan local d'Urbanisme), ce sont les gens du cru qui possèdent les terres. Ces derniers ont bien voulu faire une plus-value en vendant leurs terrains, mais ont paradoxalement du mal à accepter qu'il y ait des gens qui s'y installent !

Le village des Adrets étant situé à 7 km de la vallée, il n'y avait plus de commerce, le dernier café ayant fermé en 2000. Avec un collectif d'habitants, la mairie a eu l'idée de réhabiliter l'ancienne cure en café-épicerie. L'équilibre financier étant difficile, l'idée actuelle est de transformer la forme juridique en SCIC (Société coopérative d'intérêt collectif) : lors de l'annonce de cette transformation, plus de 60 actionnaires, « anciens » et « nouveaux », ont répondu présent et ainsi montré leur attachement à ce véritable lieu social.

[Jean-Yves Pineau](#) pense que **l'on peut développer des stratégies spécifiques pour favoriser le lien entre « anciens » et « nouveaux » habitants.** Il y a là un enjeu d'ouverture du territoire, en luttant contre cette méfiance des « locaux » qui risquent de se replier sur eux-mêmes. L'épisode de l'exode rural a été douloureux : les habitants ont souvent perdu la confiance dans leur territoire. Les commerçants ont parfois aussi peur de la concurrence. Ces tensions émergent très facilement au moment des élections municipales.

IL Y A PLUS DE NÉO-RURAUX, IL N'Y A QUE DES EXTRA-URBAINS



Niels Martin ©



Emmanuel Carcano souligne qu'il existe une sensation de dépossession : les « nouveaux » arrivent souvent avec un projet d'achat immobilier alors que les locaux n'y parviennent pas, faute de moyens financiers. On peut alors comprendre qu'il doit être difficile de voir des gens qui arrivent d'on ne sait où et qui construisent de belles maisons... Cependant, d'autres difficultés existent avec des nouveaux arrivants disposant de revenus plutôt faibles : cette population fait peur aux gens du cru, qui préféreraient voir s'installer des gens plus aisés, des familles avec des enfants. Lors des dernières élections municipales à Mens, un conseil « mixte » locaux-nouveaux est passé, qui a fini par exploser. Pour les prochaines élections de 2014, ce sont deux équipes séparées qui se constituent.

On s'interroge souvent sur certaines « stratégies » qui marcheraient mieux que d'autres. Le sociologue Jean Viard affirme « qu'il n'y a plus de néo-ruraux, il n'y a que des extra-urbains ». Il y a aujourd'hui un consensus fort pour valoriser le territoire, les gens ont confiance dans ce type de politique. Sur certains territoires, la question de l'intégration et de l'insertion est dure : des habitants du cru voient arriver des gens qui viennent avec de nouvelles idées qui marchent : du coup, certains se sentent déconsidérés. Ainsi, d'un côté on veut bien qu'il y ait des urbains qui arrivent, parce qu'on va leur vendre de la terre cinquante fois le prix agricole, mais de l'autre on souhaiterait qu'ils ne créent pas d'activité... et on ne veut surtout pas perdre le pouvoir ! A titre d'exemple, dans le département du Lot a été créé un poste de médiateur entre les agriculteurs et les néo-ruraux. Après 5 ans d'expérimentation, une étude a montré que les conflits traités par le médiateur étaient à 95 % des conflits entre agriculteurs.

LA CULTURE MONTAGNARDE DU « ON SE DÉBROUILLE » EST ENCORE FERMEMENT ANCRÉE



Niels Martin ©

Jean Picchioni s'intéresse souvent aux vieux comptes-rendus de conseils municipaux : on y traitait des chemins, des femmes en couche... c'est-à-dire beaucoup de l'accès et de la solidarité ! Aujourd'hui, on revient à ce type de valeurs, on essaie de s'occuper des habitants. Au CCAS (Centre communal d'Action sociale) des Adrets, il n'y a aucune dépense ! **La culture montagnarde du « on se débrouille » est encore fermement ancrée.**

Il y a également **une problématique entre économie productive et résidentielle** : les habitants descendent travailler dans la vallée, la valeur est créée là-bas, alors que les habitants « coûtent » à une commune sur laquelle ils ne produisent pas de valeur ajoutée économique. Il y avait donc une injustice de revenus : c'est aussi cela qui a incité les élus à créer une communauté de communes, pour proposer un partage équitable des revenus. Il y a aujourd'hui un ensemble de questions qui se pose aux communautés, les élus doivent impérativement rester ouverts. **On ne peut pas « faire » un territoire sans considérer la globalité de la vie de ses habitants.**



SYNTHÈSE

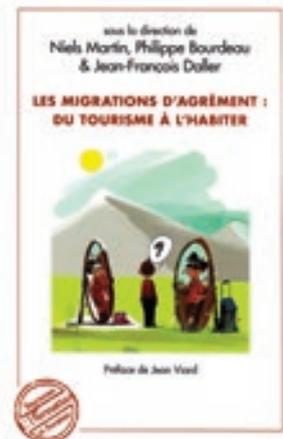
LES MIGRATIONS D'AGRÈMENT, UN MAL NÉCESSAIRE OU UN PROJET DE DÉVELOPPEMENT ?

Qu'on le veuille ou non, les migrations d'agrément sont aujourd'hui un fait avéré dans les territoires de montagne : la qualité de vie devient un élément central du bien-être, de même que la recherche de continuums entre le travail et le loisir. Il va sans dire que **ces nouvelles installations contribuent à redéfinir le statut et la dynamique des espaces ruraux et montagnards**. A l'issue du débat, deux aspects semblent fondamentaux :

△ En premier lieu, il est fondamental de s'intéresser de très près aux trajectoires de vie de ces nouveaux habitants : comprendre leurs attentes, leurs motivations, leurs besoins, mais aussi prendre en compte leurs compétences et leur capacité d'innovation.

△ En second lieu, il paraît important d'appréhender les impacts que peut avoir l'arrivée de population : outre la démographie, les effets peuvent être d'ordres économiques, fonciers, mais aussi politiques ou sociaux.

Les échanges ont montré qu'il existe à l'heure actuelle deux types de réponse des territoires : une logique d'attractivité (on cherche à faire venir de nouvelles populations pour redynamiser le territoire), et une logique de gestion (les nouveaux habitants arrivent de toute façon et il faut gérer cet état de fait). Afin de raisonner en termes prospectivistes, ce type de débat nous invite à dépasser cette dualité, et pourquoi pas à **penser différemment le développement territorial vers un modèle touristique-récréatif qui reste à inventer**. Avec les migrations d'agrément, c'est le projet même des territoires montagnards qui est à reconsidérer : on s'attacherait alors à dessiner pour le futur des projets de développement intégrés, qui transcendent les frontières entre tourisme et résidence, considèrent les nouveaux modes d'habiter, raisonnent en termes d'économie présentielle, exploitent les capacités territoriales tout en n'ignorant pas les processus de métropolisation.



Pour plus d'informations sur les migrations d'agrément : Martin Niels, Bourdeau Philippe & Daller Jean-François (sous la dir. de), *Les Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Paris, L'Harmattan, 2013.

LA MONTAGNE QUI MONTE

UNE MONTAGNE AUTREMENT ?

QUEL ENFÂRÉ A OUVERT
LE CHAMP DES POSSIBLES !?





« Industrie touristique », « Montagne business »... ces maîtres-mots des dernières décennies sont en train de prendre un coup de vieux ! Des anonymes, toujours plus nombreux, innovent, expérimentent et engagent une autre façon de vivre ces territoires exceptionnels. Leurs richesses ? De la créativité, de l'énergie et beaucoup de passion ! Serait-ce la montagne qui monte ?

Une confrontation d'expériences et de témoignages de part et d'autres des Alpes, originaux et porteurs d'avenir, interrogés par Eric Boutroy, anthropologue spécialiste des univers montagnards, et remis en perspective par Claude Comet, vice-présidente « Montagne et Tourisme » de la Région Rhône-Alpes.

△ **Compte rendu**

Noémie Dagan

Bénévole de Mountain Wilderness, Grenoble

Caroline Maillet

Bénévole de Mountain Wilderness, Grenoble

△ **Animateur**

Eric Boutroy

Anthropologue à l'université Lyon I, Lyon

△ **Modérateurs**

Claude Comet

Vice-présidente, chargée de la Montagne et du Tourisme à la Région Rhône-Alpes, Lyon

Niels Martin

Directeur de la Coordination Montagne, Grenoble

△ **Intervenants**

Fanny Cathala

Accompagnatrice en moyenne montagne de Rail and Ride, Albertville

Cyrille Copier

Viticulteur bio et guide de haute montagne, Vercors

Yoann Joly

Jeune alpiniste, Esserts-Blay

Agathe de Montmorillon

Participante de Montagne 2040, Grenoble

Vincent Prud'Homme

Accueil en multi-activités, Vercors

Noé Vérité

Gardien de refuge, Oisans et Vanoise

Florian Vigne

Directeur des éditions du Fournel, L'Argentière-la-Bessée

INTRODUCTION

« La montagne qui monte »... Nous ne savions pas comment nommer cette intuition que quelque chose bouge enfin et cette fois-ci dans le bon sens... Vous connaissez sûrement cette sensation étrange et rassurante qui apparaît lorsqu'au milieu d'une foule d'incompréhensions, vous faites la rencontre d'un lieu ou d'une personne qui parle le même langage que vous... Quel soulagement ! Cette table ronde a pour ambition de réunir des intervenants d'horizons différents mais qui partagent tous cette envie d'habiter la montagne et d'en renouveler les usages. Ils parlent le même langage et sont habités par le même souhait : **adopter et répandre une approche de la montagne consciente et respectueuse de son environnement au sens large**. Voici donc « la montagne qui monte », avec les expériences et les initiatives de huit intervenants qui essaient de nouvelles façons d'appréhender la montagne.



Didier Grillet ©

Eric Boutroy est anthropologue et enseigne les sciences sociales du sport à l'UFR STAPS de l'Université Lyon 1. Il a axé ses recherches sur les pratiques de l'alpinisme dans le monde.

Eric Boutroy introduit le sujet par l'axe touristique de la montagne : le tourisme actuel traditionnel est tourné vers l'économie de « l'Or blanc », soit la consommation touristique de masse, notamment à travers les stations de ski. Or, de nos jours, des personnes actives portent d'autres types d'initiatives en montagne pour être acteur sur les territoires de montagne mais de manière alternative. **On parle alors d'innovation, non pas de produits, mais d'organisation, de manière d'emmener en montagne, d'y vivre, de s'y déplacer, etc.** Dans le processus d'innovation, le but ultime est d'entrer dans le discours public pour peser dans la société et changer son organisation. Dans le cas du territoire de montagne, l'enjeu est de changer le rapport à la montagne ou le préserver de développements non souhaitables. Il faut au préalable partager ses réseaux et ses ambitions.



TÉMOIGNAGES

CONSTRUIRE UNE AUTRE MONTAGNE

Pour animer ce débat, un ensemble d'intervenants ont été sélectionnés pour présenter leurs « formes d'innovations locales ». Ils sont venus témoigner d'une forme d'organisation, d'activité ou de mode de vie qui dénotent, notamment du tourisme de montagne traditionnel. Pourquoi être en montagne pour développer ces activités ? Y a-t-il des facteurs porteurs et/ou des freins à ce genre d'initiative ? Les intervenants témoignent de leurs initiatives et projets.



Didier Grillet ©

Fanny Cathala et son association d'accompagnateurs vers des produits « mobilité douce »

Je fais partie d'un groupe d'accompagnateurs de moyenne montagne basé en Savoie, nous avons ensemble créé l'association « Rail and Ride ».

Dans ce groupe d'accompagnateurs et par le biais de cette association, nous souhaitons proposer des voyages comprenant les transports en mobilité douce. Au départ, nous nous sommes lancés pour organiser des aventures lointaines (par exemple, la Laponie en train) et, par la suite, nous nous sommes recentrés sur des destinations plus proches. Nous avons commencé entre amis puis nous nous sommes mis à proposer ces expériences à des clients (par exemple, d'Albertville au Beaufortain en train).

Jusqu'à présent, **le but de l'association n'était pas d'être lucrative mais vraiment de sensibiliser le public à la mobilité douce.** Aujourd'hui, l'association arrive à un point charnière où ses membres pourraient en vivre mais ne le souhaitent pas forcément. Nous faire rémunérer pour notre casquette d'accompagnateur est normal, mais l'être au nom de notre sensibilité à l'environnement, cela nous pose question en termes d'éthique. Pour l'instant, les accompagnateurs de Rail and Ride essaient de faire vivre la structure et sont en recherche pour un mode de fonctionnement pérenne pour la suite.

Une de nos difficultés est de passer la porte des médias, dans les films de montagne, et notamment dans les festivals, tout le monde s'attend à voir des exploits physiques. Or, nous n'avons pas ce genre d'exploits à diffuser, du moins pas dans le sens compris par la société aujourd'hui. Pourtant, quand les gens voient nos films ou notre travail, ils sont enthousiasmés et ils s'identifient. Par exemple, notre initiative a été mise en valeur lors du festival « le Grand Bivouac » à Albertville. Nous avons l'impression que les gens sont prêts à recevoir notre message, mais pas les médias. Donc, **nous allons parler de la montagne autrement, par une autre entrée.** C'est pour cela que nous souhaitons participer à ce type de débat : pour présenter notre travail et toucher les individus directement.

Yoann Joly est un jeune guide de 20 ans qui cumule plusieurs casquettes. Ce qui le caractérise surtout, c'est la relation particulièrement forte qu'il entretient avec son territoire.

Ces dernières années, j'ai eu l'impression de voir apparaître une génération de jeunes alpinistes (à laquelle je pense appartenir) qui met en place une dynamique où **le rapport à la montagne pour elle-même est plus fort qu'auparavant.** La performance reste importante mais l'humain l'emporte. C'est assez enrichissant, car il en découle l'envie de partager.

Il y a deux ans, j'ai réalisé une petite traversée des Alpes, en partant de la Meije pour rejoindre le mont Blanc par les sommets. Mon but était de partir avec un compagnon de cordée différent pour chaque massif. Au Promontoire, j'ai beaucoup discuté avec Frédi Meignan. C'était une formidable rencontre et, à la fin, j'ai enfin pu identifier et mettre les mots sur les raisons qui me poussaient dans cette aventure. **La montagne est pour moi très liée aux rencontres qu'on y fait et aux liens privilégiés que l'on entretient avec ses compagnons de cordée.**

Par la suite, j'ai eu envie de m'intéresser à la problématique du Parc national de la Vanoise. De là est né le film « Face à la Vanoise » réalisé avec Nicolas Hairon. Étant né là-bas, j'ai constaté que les désaccords sur ce territoire venaient essentiellement d'une mauvaise communication et de mauvaises interprétations des intentions des uns et des autres. Par ce film, j'ai eu envie d'aider les acteurs du conflit à retrouver le consensus qui me semble profitable à tous. Cela m'a permis de me rendre compte à quel point des personnes pouvaient être attachées à un territoire, avec des intérêts et des points de vue très différents. Nous avons essayé d'apporter une ouverture au débat avec ce film et, avec du recul, je pense que notre passion pour l'alpinisme a été un prétexte à ce questionnement. Même si cela a aussi été une manière de rendre notre pratique de la montagne utile pour la société. Enfin, ça nous a permis de retranscrire en bas ce que nous vivions en haut.

L'association Rail and Ride milite pour une mobilité douce : <http://railandride.org/>

Frédi Meignan est gardien du refuge du Promontoire et président de l'association Mountain Wilderness : <http://www.mountainwilderness.fr/>



LE RAPPORT À LA MONTAGNE POUR ELLE-MÊME EST PLUS FORT QU'AUPARAVANT

Cyril Copier et la coopération dans le monde agricole de montagne.

Je suis vigneron et guide de haute montagne. L'été, je travaille dans une coopérative agricole très active dans le Diois. Nous sommes 200 viticulteurs, ce qui nous donne une surface de 1000 hectares cultivés. **L'avantage de travailler en coopérative est de créer une vie sociale dynamique en montagne**, ce qui n'est pas forcément évident avec les distances qu'on rencontre dans le monde rural. La coopérative a aussi des objectifs précis, notamment pour développer l'agriculture biologique. Par exemple, elle aide les jeunes à s'installer comme exploitants et à essayer d'autres formules comme allier agriculture et tourisme pour varier les revenus.

Le Diois est un territoire où il y a une forte pluriactivité agricole et aussi une coopération entre les activités. Les éleveurs arrivent notamment à créer des fermes qui permettent une certaine autosuffisance. Ils créent des circuits intégrés en produisant les céréales avec lesquelles ils nourrissent leurs bêtes. Ils transforment ensuite leur fumier en engrais, lequel revient à la terre. Ces activités qui se complètent leur permettent de réduire le recours aux entreprises agronomiques. Pour le reste, il existe aussi sur le territoire une coopérative céréalière, un magasin bio coopératif, des groupements d'achats, etc. **L'organisation en coopérative est un atout considérable pour le territoire.**

Le gros intérêt de ce système agricole est que chacun peut trouver son compte dans sa manière de vivre. Certains sont organisés en entreprise familiale et, dans ce cas-ci, tout le monde travaille en général à la ferme. Pour ma part, je me repose sur le travail de la terre et je travaille aussi en montagne. Je fais ma saison d'hiver en montagne et je redescends en vallée pour le travail des vignes. **Dans tout cela, c'est le territoire qui est le lien social entre les gens.**

La montagne est un territoire qui nous force et qui nous permet de se rassembler. Nous sommes obligés de raisonner autrement. Etant quelquefois isolés, nous avons aussi une vie de village complète, loin des fonctionnements de vallée. Ici, il y a toujours un voisin pour donner un coup de main.

LA MONTAGNE EST UN TERRITOIRE QUI NOUS FORCE ET QUI NOUS PERMET DE SE RASSEMBLER

Florian Vigne et Les éditions du Fournel tournées vers leur territoire

Je suis entrepreneur et j'ai repris la maison d'édition lancée par mon père dans une ville des Alpes en reconversion, dans la vallée de la Durance. Nous sommes Les éditions du Fournel et à ce jour, nous avons édité 160 livres. Comme les autres secteurs de l'économie, nous sommes touchés par la crise financière. Nous nous sommes installés à l'Argentière-la-Bessée qui est en totale reconversion depuis la fermeture de l'usine de Péchiney. La municipalité a décidé de se tourner entièrement vers le tourisme. La maison d'édition s'est donc adaptée et propose des ouvrages de récits régionaux, des histoires locales et des récits de montagne. Elle s'est aussi adaptée au marché pour générer des emplois saisonniers en intégrant une ligne de production avec presse numérique. Grâce à celle-ci, nous pouvons répondre aux commandes d'autres éditeurs pour la mise en page, l'édition et la publicité. Nous sommes une structure familiale et à travers nos activités, **nous essayons réellement de valoriser le territoire en publiant des livres qui apportent quelque chose à la région.**



Sébastien Craft et la coopérative d'activités et d'emplois Oxalis

Je travaille à Oxalis, une coopérative d'activités et d'emplois (CAE) en montagne, située dans les Bauges. (*Son intervention commence par un jeu : levons-nous tous, faisons un pas de côté à gauche et avançons tous ensemble.*) Le travail dans la coopérative est à cette image, on se lève ensemble et on essaie de travailler ensemble autrement. Oxalis est née au cœur des Bauges en 1997. J'y suis entré en 2008 et j'étais alors le 68^e coopérateur. Aujourd'hui, nous sommes 200 entrepreneurs et nous travaillons sur 120 métiers différents, du boulanger au travailleur social en passant par le thérapeute ou le coach. Ces dernières années, la coopérative a connu un véritable engouement et s'est développée sur le reste du territoire. La raison d'être d'Oxalis est de permettre à un collectif de travailler, mais pas de manière isolée. Autrement dit, **cette coopérative permet d'allier les avantages du salariat (relative sécurité lors du lancement de l'activité), de l'entrepreneuriat (être son propre patron et laisser libre cours à sa créativité) et du sociétariat (participer à la direction de l'entreprise).**

La coopérative s'est propagée sur les territoires ruraux isolés de montagne comme les alentours de Gap, Grenoble, Briançon, le Queyras, etc. La coopérative s'est donc aussi développée sur des problématiques liées au travail et à l'habitat en montagne. Elle a développé des réflexions sur la reconversion des économies spécifiquement de montagne. Dans le Queyras, des coopérateurs ont été très actifs dans les débats sur les enjeux sociétaux, économiques et énergétiques, et se sont engagés dans la réflexion collective afin de trouver les moyens d'être indépendant énergétiquement en 2050.

Même si la coopérative Oxalis possède des manières de travailler pour le moins atypiques, on ne trouve pas trop de mécontentement à son égard sur le territoire même. La difficulté provient surtout des proches et moins proches qui ne comprennent pas ce que nous faisons. Nous sommes dans une entreprise mais nous sommes aussi notre propre patron et travaillons quand et comme nous l'entendons. **Nous avons la casquette de patron, propriétaire et « glandeur » à la fois, c'est parfois difficile à expliquer** car les CAE ne sont pas très connues en France. Il y a aussi la perception extérieure des clients, certains sont rebutés par notre image trop alternative qui ne leur correspond pas. Mais, d'un autre côté, de plus en plus de collectivités territoriales souhaitent travailler avec Oxalis car le contenu et les postures différentes leurs plaisent. Au final, Oxalis n'est pas si marginale que ça.

NOUS AVONS LA CASQUETTE DE PATRON, PROPRIÉTAIRE ET « GLANDEUR » À LA FOIS, C'EST PARFOIS DIFFICILE À EXPLIQUER

Agathe de Montmorillon, étudiante en sociologie, a participé à la démarche « Montagne 2040 »

Le projet « Montagne 2040 » a été organisé par la Région Rhône-Alpes. Il s'agit d'une démarche de concertation entre citoyens (dont des jeunes) et experts afin de construire à l'échelle régionale des perspectives d'aménagement durable du territoire de montagne.

Je suis venue aux ateliers Montagne 2040 en tant que pratiquante de la montagne pour demander des comptes aux politiques publiques. Je voulais faire entendre ma voix de pratiquante du terrain, qui a des souhaits pour demain. Puis je me suis intéressée à la démarche participative qui prenait forme dans ce projet. Et je me suis enfin impliquée dans l'animation et la réflexion autour du projet, en gardant toujours néanmoins ma voix de citoyenne montagnarde.

Ce qui m'a interpellée dans ce projet, c'est notamment le fait que, **en dépit de parcours personnels différents, des acteurs puissent se réunir et construire quelque chose de commun** qui puisse aboutir auprès des politiques publiques. Ce qui a été le plus marquant pour moi dans ces rassemblements, ce sont les rencontres avec d'autres pratiquants et habitants de la montagne ; ils partageaient des valeurs communes et ils avaient la vraie volonté de travailler en réseau. Ce que je remarque, c'est qu'**en mutualisant les moyens et compétences de chacun, on peut créer un collectif de grande ampleur.**

Aujourd'hui, je souhaite me positionner en tant que pratiquante de la montagne, future habitante et professionnelle de la montagne puisque j'aimerais pouvoir lier mes études à ma passion et travailler dans le milieu de la montagne. Dans nos formations, on ne nous apprend pas à créer du collectif, à travailler et à produire quelque chose ensemble. Je pense qu'il s'agit d'un axe important à développer : trouver des méthodologies et expérimenter pour créer des dynamiques collectives.



Vincent Prud'homme, par son parcours, souhaite relier l'art et la montagne, au service des locaux

Je suis accompagnateur en montagne mais, pour résumer, j'accompagne autrement... J'ai un parcours particulier car j'ai été artiste dans les arts visuels pendant 15 ans et, il y a quelques années, je n'ai plus su donner du sens à ce que je faisais dans le domaine de l'art contemporain. Je me suis donc tourné vers ma deuxième passion, la montagne. J'ai mis en place, dans le Vercors, un raid itinérant sur la réserve naturelle des hauts plateaux. J'ai acheté une vieille bâtisse que j'ai transformée en un lieu où cohabitent plusieurs activités. Avec ma compagne, danseuse et chorégraphe, **je relie l'art et la montagne** en faisant de l'accueil de spectacles, des expositions d'art contemporain et de photographie.

Ce qui motive notre entreprise, c'est l'envie, voire le besoin, de retrouver un lien fort avec le vivant, dans la montagne comme dans la relation avec le public car tous deux sont des contacts vraiment forts. Ce lieu nous a permis de créer du lien et de nourrir les autres de notre passion. C'est aussi un bel aboutissement dans notre vie et nous sommes heureux qu'il soit en montagne.

Notre difficulté est de capter le public. Le milieu culturel en montagne n'est pas quelque chose de spontanément acquis. Dans notre cas, nous avons utilisé notre réseau « culture » qui est essentiellement un public grenoblois. Notre projet a été subventionné par la Région et le Parc naturel régional. Le ministère de l'Agriculture nous finance pour que nous mettions en place une activité culturelle. Cela a fait bondir quelques agriculteurs, que nous puissions recevoir de l'argent du Ministère pour nos activités culturelles... Mais une partie de notre mission est de créer du lien entre les agriculteurs, de faire venir des publics différents aux expositions, notamment les chasseurs. Pour cela, nous avons monté un projet où nous exposons les œuvres des enfants de La Chapelle-en-Vercors, de manière très professionnelle. Nous l'avons appelé « Votre enfant est un artiste ». De cette manière, nous espérons attirer les parents sur les lieux d'exposition et nous espérons qu'ils reviennent par la suite. Et nous espérons que les chasseurs se déplaceront aussi !

On avance nos pions petit à petit et on essaye d'aller à la rencontre des autres sur notre territoire. Notre fierté, c'est que notre premier public sont les résidents du territoire et non pas les touristes. Nous effectuons un vrai travail pour capter le public local, notamment ceux qui ne sont pas habitués aux lieux culturels. Nous essayons de les attirer via les enfants. **Notre but est vraiment que les activités culturelles soient appropriées par les locaux et que ce lieu serve la dynamique du territoire.**

Au final, mes deux activités se complètent et se nourrissent. Je suis notamment très inspiré par l'art dans ma façon de travailler comme accompagnateur. Il y a plein de choses à faire avec l'art et la montagne. Le land art par exemple, la photographie ou la relation sociale... Bref, beaucoup de belles choses à faire pour relier.

ALORS ? TU AIMES LA SOLITUDE ?

Noé Vérité et sa conception du métier de gardien de refuges

Je sors d'une formation de gardien de refuge. Quand j'en parle, on me répond souvent : « Alors ? Tu aimes la solitude ? » **On a l'idée que le gardien de refuge est mi-ours, mi-hermite.** Or ma motivation pour suivre cette formation est à l'opposé. J'en suis venu à vouloir devenir gardien de refuge principalement pour l'aventure humaine et l'intensité des rencontres. Je fais de la montagne depuis quelques années et au fil de la pratique, j'ai acquis un très grand plaisir surtout dans l'humain et les rencontres. Pour moi, les CSP (classes socio-professionnelles) ne comptent pas dans les rapports en montagne.

Dans tout ça, **le refuge a une place toute particulière : c'est un lieu d'accueil.** Lors de ma première saison en refuge, j'ai eu l'intuition que c'était le lieu parfait pour développer quelque chose de différent. Je souhaite utiliser cette intuition comme un potentiel, une motivation pour créer un lieu différent. J'ai en tête des exemples de gardiens qui s'ancrent dans le territoire et j'ai l'impression que, globalement, les gardiens sont de plus en plus connectés et de plus en plus ouverts. Ils ont une plus grande ouverture aux différentes activités qui se développent sur leur territoire. Certains travaillent par exemple avec des organismes culturels et des organismes qui font de l'action sociale, etc. Derrière tout ça je vois un potentiel énorme où les refuges puissent faire autre chose que des crêpes au chocolat.



SYNTHÈSE

Afin de rassembler tous ces témoignages, Eric Boutroy tente de synthétiser.

Pour résumer, nous avons parlé de « **redonner du sens** ». Nous avons aussi parlé de la montagne qui recrée du lien avec une idée de réseau, voire d'écosystème où des acteurs très différents essaient de recréer un système. Les difficultés semblent devenir des forces dans ces témoignages. Il reste certains freins dans le développement des activités alternatives, toutefois nous remarquons l'émergence d'innovations et d'idées qui nous font penser à une nouvelle montagne. Une montagne de projet.



Didier Grillet ©

LE TOURISME, C'EST LE BEAU VÊTEMENT DE LA MONTAGNE

Niels Martin a réalisé une thèse sur les dynamiques de repeuplement des espaces ruraux de montagnes qu'il qualifie de migrations « d'agrément » au sein d'une dynamique « d'après-tourisme ». Il dirige aujourd'hui la Coordination Montagne.

Le tourisme, c'est le beau vêtement de la montagne. Il brague un spot sur la montagne et rend ce lieu désirable. Il y a 30 ou 50 ans, c'était un territoire à fuir. On allait plutôt en ville, chercher l'activité. Aujourd'hui, en 40 ans, on observe une inversion formidable du regard sur la montagne : la montagne devient le territoire désirable, alors que la ville ne l'est plus, car elle possède maintenant des compétences touristiques : tranquillité, beauté et calme pour se reposer de la ville en quelque sorte !

Nous recherchons du sens partout et nous ne séparons plus tellement les choses. La montagne est un lieu où de nouvelles innovations apparaissent. Elles concernent les formes d'organisations du travail, la complémentarité entre les formes d'activités, la réinvention de la culture... Et aujourd'hui, elle est aussi lieu de désir car elle propose un lieu où l'habitat n'est plus séparé du lieu de récréation. **Beaucoup de gens souhaitent s'installer en montagne et, d'ailleurs, on voit qu'elle se repeuple, ce n'est plus une « diagonale du vide ».**



Claude Comet est vice-présidente de la Région Rhône-Alpes en charge du tourisme et de la montagne. Elle est venue en tant que modérateur pour donner le point de vue des politiques publiques de la Région Rhône-Alpes sur ces questions.

Pour ma part, je suis un pur produit d'hybridation. Je suis l'épouse d'un homme qui a été maire de la station des Gets pendant vingt ans et qui a essayé de créer un modèle différent. Pour moi, la montagne n'est pas que du tourisme. Je suis entrée en politique après une carrière en journalisme et tourisme. Il y avait quelque chose dans la montagne qui m'interpellait et j'ai eu envie de m'impliquer pour travailler le discours que la Région pouvait porter sur la montagne.

La montagne, comme la mer, est un des lieux qui suscite l'imaginaire social. Elle n'a pas échappé aux Trente Glorieuses avec l'installation du productivisme et du libéralisme. En représentant 73 % de la surface du territoire dans la région, nous pensons que la montagne est une chance du territoire Rhône-Alpes et non un problème d'aménagement comme certains le pensent.

Avec Jean-Jacques Queyranne, le président de la Région, j'ai donc commencé un travail sur ce thème, intitulé « Montagne 2040 ». L'idée était de faire une réflexion prospective en prenant les jeunes dans un jeu de démocratie participative pour interpeller les pouvoirs publics. Nous avons organisé des ateliers techniques sur une phase de six mois. Plusieurs problématiques ont été abordées. Comment fait-on pour hybrider des innovations et effectuer une transition énergétique ? Comment change-t-on les modèles ? Comment le transforme-t-on en action ? Qu'est-ce que l'on va pouvoir faire émerger ?

En ce qui concerne la politique publique, ce sont les Régions qui deviennent les autorités de gestion des programmes européens. C'est important car cela permet la cohésion des actions et la co-construction collective. Avec l'Union européenne, nous avons des projets de convention sur le massif des Alpes. Dans la région Rhône-Alpes, nous avons le souhait de favoriser les métiers et les formations de pleine-nature.

Alors la méthode est d'essayer d'associer tout le monde pour construire des choses, mais l'action collective est très complexe et très difficile, surtout lorsqu'il s'agit de parler de changement et de progrès (sociétaux). En tout cas, ce ne sont pas les gens arc-boutés sur le productivisme qui vont y arriver. Une des questions principales de notre réflexion est « Comment rentrer en contact avec l'autre quand l'autre ne pense pas comme nous ? » A travers « Montagne 2040 », le but de notre démarche est de redonner du sens commun, de définir la montagne que nous voulons et de chercher des passerelles. **A mon sens, le politique intervient ici comme un relais : il doit être à l'écoute, voir où mettre l'argent et savoir quoi faire.**

Pour clore cet échange j'aimerais vous faire partager mon idée que la montagne est la chance, l'opportunité de la région Rhône-Alpes et qu'à mon sens, et au vu de ce qu'il se passe aujourd'hui, **nous sommes dans la transition d'une montagne exploitée vers une montagne raisonnée.**

LA MONTAGNE, COMME LA MER, EST UN DES LIEUX QUI SUSCITE L'IMAGINAIRE SOCIAL



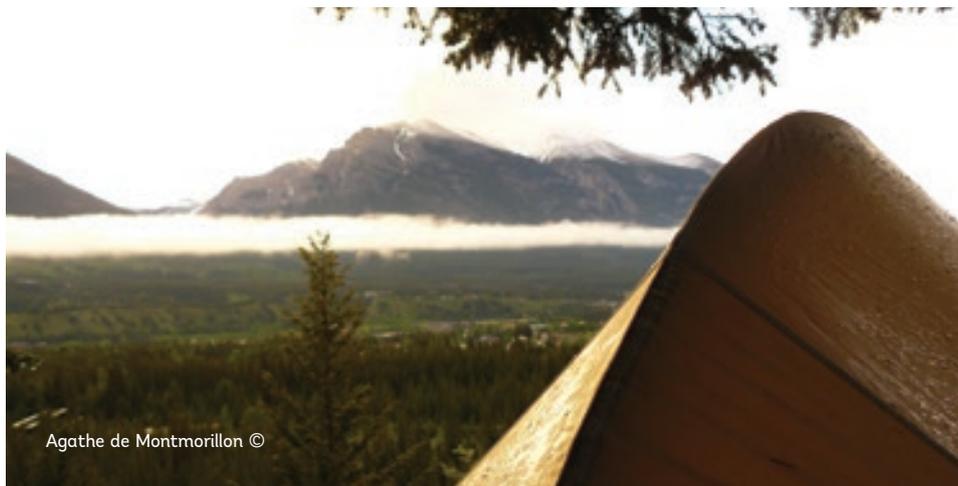
COMBIEN DE BLOCS
DANS TON CAFÉ ?





L'ITINÉRANCE : DU LOISIR AU MODE DE VIE ?

19 et 20 décembre 2013,
au CERMOSEM, Le Pradel



Agathe de Montmorillon ©

La montagne joue souvent un rôle central dans la figure de l'itinérance récréative : tour à tour terrain de jeu, d'expérimentation, ou lieu de vie choisi justement parce qu'il porte en lui ces valeurs de « l'Ailleurs », **le milieu montagnard peut devenir une fin en soi ou un moyen de réalisation du projet de l'itinérant récréatif.**

Par itinérance récréative, nous entendons toutes les formes de voyage en itinérance, faisant partie du domaine du loisir.

A l'occasion de cette rencontre citoyenne, il s'agit d'échanger, au-delà des seuls milieux universitaires, **sur le rapport entre itinérance récréative et itinérance de vie.** Comment l'un et l'autre s'influencent ? Et comment ces itinérances peuvent-elles être appréhendées dans le cadre du développement territorial ?

Cette rencontre se positionne dans la continuité des recherches du réseau Sportnature.org et est portée par le Cermosem, en lien avec le programme Rhône-Alpes de recherche Arc 7. Le séminaire a rassemblé sur deux jours une vingtaine d'acteurs (chercheurs et pratiquants) de l'itinérance. La plus-value de cette rencontre est aussi l'expérimentation d'une méthode **d'animation spécifique** : le brainstorming créatif.

Le Cermosem (Centre d'études et de recherches sur les Montagnes sèches méditerranéennes) est un pôle universitaire décentralisé, de formation, recherche et animation autour du développement territorial (ruralité, patrimoine, tourisme, etc.). Rattaché à l'Institut de Géographie alpine et au laboratoire Pacte de l'université Joseph Fourier, il est basé au domaine du Pradel (en Ardèche).

Pour plus d'information sur les co-organisateur de cette rencontre :
www.sportnature.org
<https://iga.ujf-grenoble.fr/presentation/cermosem>



TÉMOIGNAGES D'ITINÉRANCES

PROJET DE VIE ET ITINÉRANCE À LA MONTAGNE





A travers des expériences de voyage en montagne, on voit apparaître un panel d'itinérances. Par leur récit de voyage, les intervenants dévoilent des aspects particuliers de leurs itinérances, lors de pratiques récréatives, mais aussi dans leur projet de vie.

Ces récits d'expériences se croisent malgré les différences de parcours de vie : du Sud-Ouest aux Alpes du Nord, Bastien Llorca est aspirant guide de haute montagne et itinérant sportif. Avec son approche écologiste et sa passion pour la montagne, il passe des vacances entre amis en itinérance d'escalade-vélo. De son côté, Benjamin Signoret nous fait partager ses expériences d'itinérances en solitaire sur plusieurs mois, notamment lors de sa traversée du Canada. Enfin, Simon Vitorge, spécialiste de la mobilité en milieu montagnard, s'apprête à partir en itinérance à vélo vers l'Asie, sans vouloir trop prévoir...

△ **Compte rendu**

Agathe de Montmorillon

Service civique à la Coordination Montagne, Gap

△ **Animateur**

Chiara Kirschner

Doctorante à Pacte, Grenoble

Noé Rolland

Doctorant à Pacte, Grenoble

△ **Intervenants**

Bastien Llorca

Aspirant-guide, Grenoble

Benjamin Signoret

Charpentier, St Paul-en-Ubaye

Simon Vitorge

Co-président de Mobil'Idées, Gap



INTRODUCTION

L'itinérance permet de vivre des expériences et des sensations que l'habitant ne peut vivre à travers son quotidien. C'est un chemin qui construit l'identité de la personne.

En guise d'introduction, **Chiara Kirschner** (doctorante au laboratoire Pacte) expose l'avancée de sa thèse qui porte sur l'itinérance. Elle étudie l'objet en lui-même, mais aussi son impact sur l'individu, l'environnement et les territoires. Dans le cadre de ses recherches, l'itinérance est un cheminement non linéaire. **Souvent en lien avec le sport, elle est une expérience de pleine nature, d'une durée variable et souvent conséquente.** Cette itinérance amène une forme particulière d'appropriation de l'espace et des territoires, avec une importance accordée au respect de l'environnement.

L'ITINÉRANCE, C'EST FAIRE DE L'EXTRAORDINAIRE UN CHEMIN.

Dans ses recherches, **Chiara Kirschner** s'intéresse plus particulièrement aux moyens et motivations qui sont en jeu dans une telle pratique. Liée aux individus, l'itinérance dépend de différents facteurs. Elle est motivée par les mobiles de la pratique en elle-même, mais aussi du pratiquant (de son environnement socio-culturel et de son cheminement existentiel). De plus, elle est souvent corrélée à une rupture (voulue ou subie) dans la trajectoire de vie. Enfin, elle imbibes souvent la vie quotidienne de ceux qui la pratiquent. **Elle marque le lieu et mode de vie des itinérants.**



TÉMOIGNAGES

Afin de s'appuyer sur des illustrations concrètes, trois témoins sont venus faire le récit de leurs expériences. Ils racontent leurs itinérances récréatives en montagne (l'avant, le pendant et l'après) comme étant des expériences faisant partie de leur projet de vie, avec les sentiments qui s'y rattachent.



Bastien Llorca ©

« PARTIR POUR RECHARGER LES BATTERIES »

Pour plus d'informations sur les itinérances de Bastien Llorca : bastien.llorca@gmail.com

Pour commencer, **Bastien Llorca** présente ses itinérances en vélo-escalade. Originaire des Pyrénées, il pratique l'escalade depuis son enfance. La montagne est sa passion et il est actuellement en formation de guide de haute montagne.

Dans la volonté de découvrir son propre pays, et notamment les Pyrénées, il se met à effectuer des itinérances entre des sites d'escalade du massif. Pour lui, le mode de déplacement le plus adapté entre les ascensions reste le vélo pour la vitesse optimale et le transport du matériel. Suite à cette première expérience, il repart un mois dans les Alpes suisses, puis effectue la traversée des Alpes et le tour de la Corse. Ces itinérances se déroulent lors des vacances, avec des groupes d'amis.

Habitué aux courses à la journée, **l'itinérance est une tout autre manière de vivre la pratique du vélo et de l'escalade**. En effet, les conditions du voyage (météo, faim, fatigue, etc.) influencent énormément les humeurs. Bastien se voit rester raisonnable et adapter continuellement le tracé du circuit en fonction de ces contraintes.

Par la communication sur ses voyages en itinérance, **Bastien souhaite montrer que c'est accessible à tous et facile à mettre en place**. Le vélo ne demande pas un entraînement important au préalable, il faut seulement savoir rester humble dans la préparation de l'itinéraire. Il aimerait en faire un produit dans son métier de guide : proposer un autre type de sortie, en utilisant les mobilités douces et en montrant que le voyage démarre dès le transport. **Cela donne plus de sens à la sortie car elle fait partie d'un tout.**

L'ITINÉRANCE EST UNE TOUT AUTRE MANIÈRE DE VIVRE LA PRATIQUE...



De son côté, [Simon Vitorge](#) est en préparation d'un voyage en itinérance. Originaire de Paris, il a toujours eu des ancrages en montagne, dans la vallée de l'Ubaye, où il pratique notamment le ski de randonnée. Aujourd'hui, il décide avec sa copine de partir en vélo, voir sa sœur au Kazakhstan. Pour cette itinérance, ils organisent seulement le strict minimum afin de profiter d'autant plus des imprévus et des opportunités.

Lorsqu'il parle de son mode de vie, Simon montre clairement qu'il n'est pas un sédentaire. S'il s'installe à un endroit, il doit, à un moment donné, partir pour mieux revenir. **Le voyage lui permet de se ressourcer.**

« PLUS ON SE PRÉPARE,
PLUS ON ORGANISE, PLUS
ON TROUVE DES PRO-
BLÈMES À GÉRER ! »

Dans sa manière de concevoir le voyage, la part d'imprévu est très importante. Il veut que le voyage soit fait d'opportunités et d'aléas. Par exemple, Simon et son amie choisissent de partir vers le Kazakhstan car c'est l'occasion de visiter sa sœur, installée depuis peu dans le pays. C'est l'occasion qui permet de fixer un objectif, une date et d'ancrer cette itinérance dans leurs parcours de vie. Ils se préparent aux aléas et adapteront leur voyage en fonction des conditions. Simon voit **les aléas comme faisant partie intégrante du voyage**. Il ne souhaite pas préparer son projet afin de **rester disponible aux opportunités**.

De plus, le fait de ne pas préparer le voyage lui permet de partir sans *a priori*. Sans préjugés, il pourra d'autant plus profiter de ce qu'il vit dans les pays qu'il traverse et avec les gens qu'il rencontre. Pour lui, la chance et les opportunités sont très liées : la chance est finalement quelque chose que l'on peut provoquer en sachant saisir les occasions lors du voyage, en restant disponible aux changements.

Pour plus d'information sur le voyage de Simon Vitorge : simonvitorge@gmail.com



Enfin, [Benjamin Signoret](#) fait le récit de ses itinérances en solitaire en Amérique du Nord. Originaire de l'Ubaye, la montagne est vite devenue le sens de sa vie. Après un accident lui interdisant de pratiquer les sports de montagne, il se dirige vers la pratique du vélo. Ce n'est pas une fin en soi, mais une manière de compenser ce manque de montagne.

Attiré par les grands espaces et la nature sauvage, il se met au défi de faire la traversée du Canada en vélo. Suite à l'échec d'une première tentative, il reste sur ce continent et enchaîne les voyages en stop et les travaux saisonniers. Puis la seconde tentative est une réussite. Il traverse le Canada, en un mois, seul, en vélo.

Pour lui, effectuer des voyages en itinérance en solitaire lui permet d'être libre et sans contraintes. Dans ses voyages en solitaire, il teste ses limites. Il a le sentiment de n'être retenu par rien, ni personne. **La solitude lui permet d'intensifier les sensations** : elles peuvent être très dures, mais aussi très fortes, très intenses et lui apporter beaucoup d'euphorie.

« J'AI PRIS GOÛT AU
VOYAGE ET À LA LIBERTÉ
QUE CELA REPRÉSENTE »

Plus le voyage est enrichissant, plus le retour est difficile. Après cette expérience au Canada, le retour en France fut une épreuve. Dans son état d'esprit actuel, c'est une période de stagnation et d'attente du prochain voyage. En effet, le quotidien ne lui permet pas de vivre ces sensations fortes qu'il recherche dans les voyages. Un jour, il décidera de se poser et d'avoir un rythme de vie plus sédentaire, mais il pense qu'il **aura toujours l'itinérance dans la tête**.

Pour plus d'informations sur les itinérances de Benjamin Signoret : everest_04@hotmail.fr



SYNTHÈSE

SORTIR DES CHEMINS CLASSIQUES : L'ITINÉRANCE RÉCRÉATIVE EST UNE EXPÉRIENCE QUI FAÇONNE LE REGARD SUR L'IDÉAL DE VIE.

De ces expériences d'itinérance récréatives, plusieurs éléments se dégagent. L'itinérance peut avoir un but précis, mais c'est bel et bien le chemin qui en fait un voyage exceptionnel. Dans cette forme de voyage, les pressions, les objectifs et les contraintes sont moindres, du moins, elles perdent leur importance lors du chemin. **L'itinérance récréative est racontée comme une aventure faite de découvertes quotidiennes et d'imprévus.**

Dans ces témoignages, chaque itinérant voit la connexion avec les proches assez différemment. Pour [Simon Vitorge](#), les blogs et autres moyens de connexion permettent de « sortir de sa bulle de voyage et de rentrer dans une autre », c'est un moment d'évasion dans son évasion. C'est aussi un instant où l'on partage son voyage itinérant avec les amis et la famille.

L'itinérance récréative et le parcours de vie sont étroitement liés. Le voyage en itinérance forge chez le pratiquant un mode de pensée modulable, qui s'adapte aux conditions, aux opportunités et aux aléas. Les voyages sont des expériences qui façonnent le regard.

Entre itinérance récréative et projet de vie, les témoins disent rechercher un équilibre. En effet, leur recherche continue d'itinérance est liée à une période, dépendant de leur état d'esprit du moment. Vivant une forme de tourisme particulière, ces itinérants s'imaginent devenir des sédentaires particuliers. Ils ne se voient pas dans une vie très conformiste.

Pour beaucoup des itinérants, les aléas font partie intégrante du voyage. Comment proposer des produits d'itinérance, riches en imprévus, à des clients qui ne les souhaitent pas forcément ? Comment des territoires peuvent-ils se saisir de cette forme de voyage si diverse ? Faut-il vraiment proposer un aménagement de cette forme d'aventure ?

Suite à ce premier débat, un second a permis de recueillir des récits d'itinérance hors montagne. Pour obtenir le compte-rendu de ces débats, veuillez contacter Chiara Kirchner : chiara.kirschner@gmail.com



Bastien Llorca ©



ITINÉRANCE ET PROJET DE VIE

PROJETS DE VIE, ITINÉRANCE ET TERRITOIRES : QUELS LIENS POSSIBLES ?





△ **Compte rendu**

Chiara Kirschner

Doctorante (Pacte) et consultante, Grenoble

△ **Animateur**

Philippe Bourdeau

Enseignant-chercheur (Pacte), Grenoble

△ **Intervenants**

Katia Fersing

Ethnologue et chargée de mission Patrimoine et Culture, Roquefort

Bernard Jean

Directeur de l'Ancef, Grenoble

Sophie Maneval

Ancienne directrice de l'École du Vent, Saint-Clément

Lionel Terrail

Coordinateur des Routes de la Lavande à la Grande Traversée des Alpes, Gap

Simon Vitorge

Co-président de Mobil'Idées, Gap

Isabelle Plane

Consultante, Orcet

INTRODUCTION

ITINÉRANCE DE VIE, ITINÉRANCE RÉCRÉATIVE ET PROJET DE TERRITOIRE : ANTINOMIE OU OPPORTUNITÉ ?

En introduction, Philippe Bourdeau identifie les enjeux d'un développement territorial lié à la pratique de l'itinérance.

Les deux niveaux d'antinomie

La pratique de l'itinérance est associée à deux dimensions :

△ la première est celle de la **dynamique**, d'un mouvement continu, d'une vie qui jaillit sans cesse. L'itinérant bouge, il est toujours en effervescence.

△ la deuxième est celle de l'**improvisation**, d'un pragmatisme heureux, d'une intuition sensible. L'itinérant procède par essais et erreurs.

On pourrait facilement en conclure que l'on se trouve là en opposition à une démarche-projet de développement territorial. La dimension de projet tend à neutraliser l'effervescence, à la canaliser ; il s'agit d'une anticipation, d'un calcul, d'une gestion. Une démarche abstraite. Il est plus facile d'identifier les incompatibilités entre les deux démarches que les compatibilités. Comment gérer des choses qui bougent ?

Pour dépasser l'antinomie : les conditions d'une gestion de l'itinérance

Itinérance de vie, itinérance récréative et projet de territoire ne sont pas forcément pensés simultanément. Les poser ensemble relève d'une **démarche créative de trissociation**, dans laquelle on en examinerait les frottements, dans le but de générer des nouvelles idées de développement territorial.

Dans ce but, il semble aussi opportun de **revoir le point de vue des territoires**. Comment faire territoire avec des itinérants ? Il faut d'abord redéfinir le territoire touristique, il ne s'agit plus d'une station mais d'un territoire diffus, où plusieurs stations sont en relation. Le point de vue des territoires devient la relation entre le fixe et le fluide, entre l'ancrage et le déplacement, le passage, voire la migration (la migration d'agrément, la néo-ruralité).

Il reste également à s'interroger sur les **compétences** nécessaires à la gestion de l'itinérance dans les territoires touristiques.



DÉBATS

L'ITINÉRANCE EST UNE VÉRITABLE CHANCE POUR LES TERRITOIRES

DE L'OFFRE TOURISTIQUE AU DÉVELOPPEMENT DU TERRITOIRE

Les intervenants présentent une diversité de modalités d'approche et de gestion de l'itinérance dans les territoires. Au-delà de la production d'une offre touristique via la structuration d'itinérances (randonnées plus ou moins longues, à pied ou à vélo), **l'itinérance est une véritable chance pour les territoires**. Et ce, à plusieurs niveaux :

- △ La revalorisation du patrimoine naturel et culturel, comme par exemple les Routes de la Lavande (GTA), les itinérances culturelles du Massif central, les Cyclo-bals dans le Parc naturel des Landes de Gascogne,
- △ La création artistique, comme la forêt d'art contemporain dans le Parc naturel des Landes de Gascogne (installations Land Art),
- △ Le développement de l'écotourisme, comme dans le Parc des Landes de Gascogne,
- △ Le développement de la mobilité douce en montagne, comme dans les Hautes-Alpes,
- △ Le maillage du territoire, grâce par exemple au recueil de témoignages oraux sur l'histoire et la culture du Roquefort.
- △ L'itinérance peut également être **une chance pour le secteur sportif**, avec par exemple la relance de la pratique du ski de fond, via la promotion de la pratique du ski de randonnée nordique.

Tous ces exemples permettent d'envisager une compatibilité entre itinérance et projet de territoire, au moins sur le plan des actions.

A la frontière de la sphère non marchande : comment traduire cette compatibilité sur le plan économique ?

Lionel Terrail évoque deux types d'itinérance, une itinérance structurée et une itinérance indépendante. La première est facilitée par les acteurs économiques du territoire, comme par exemple la GTA ; la deuxième est mue par une recherche d'affranchissement de l'offre touristique et une personnalisation du voyage, les pratiquants sont vus alors comme des passagers clandestins par ces mêmes acteurs. Les acteurs du territoire ont besoin d'indicateurs matériels du succès de leurs initiatives, d'en calculer les retombées économiques. C'est pour cela que le premier type d'itinérance est favorisé par eux.

Quelles retombées économiques de l'itinérance sont-elles possibles ?

- △ d'une part, les intervenants citent des retombées directes de l'itinérance structurée : exemple, un panier moyen de 89 euros par jour par touriste sur la Route des Grandes Alpes.
- △ d'autre part, il existe des retombées indirectes : **l'existence d'un itinéraire structuré valorise un territoire touristique** ; la fréquentation d'un itinéraire structuré peut donner envie aux pratiquants de revenir dans la région pour plus de temps, avec le but d'en découvrir d'autres parties.



C'EST GRÂCE À LA BRÈCHE OUVERTE PAR LA NOTION DU PATRIMOINE QU'IL PEUT Y AVOIR DES ANIMATIONS

CONCERNANT L'ITINÉRANCE INDÉPENDANTE, QUELLES RETOMBÉES ÉCONOMIQUES PEUVENT ÊTRE OBSERVÉES ?

Emmanuel Motard distingue nettement, sur le plan des motivations, une itinérance organisée qui est pratiquée en s'appuyant sur des infrastructures existantes, d'une itinérance conçue avant tout comme une sortie du circuit marchand, pleinement autonome. Cette dernière ne semblerait pas intéressante pour les acteurs institutionnels et économiques. Cependant d'autres voix s'élèvent en faveur d'une approche plus nuancée. Isabelle Plane rappelle que l'on a toujours le choix, en tant qu'itinérant, de profiter ou pas des aménagements proposés. Dans le cas d'une itinérance indépendante, participer à l'économie locale peut être aussi considéré comme un geste humain. Bernard Jean cite l'exemple d'une initiative d'acteur économique qui permet le retour d'une forme « native » de pratique sportive de nature : le ski de randonnée nordique. Pratique non marchande, non aménagée, avec un itinéraire que l'on crée soi-même et sans le dur apprentissage de la pratique. Pour la favoriser, le magasin de sport Altiplano sur les plateaux du Vercors loue des skis et des pulkas. Enfin, Isabelle Plane observe que, **si les itinérants indépendants n'apportent pas ou très peu de retombées économiques directes, ils peuvent créer une envie, ils peuvent faire rêver les autres**, tout comme l'itinérance sportive des raids, réservée à un public expert, donne envie à un public plus large d'investir des territoires et de les pratiquer autrement.

AMÉNAGEMENT, MAIS AUSSI ANIMATION, PATRIMONIALISATION COMME PISTES DE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DES TERRITOIRES

L'aménagement (structuration d'itinéraire, piste cyclable, camping, bivouac, point d'eau, etc.) n'est pas la seule action possible dans le cadre de la gestion de l'itinérance. L'animation en est une autre. On peut mentionner, à titre d'exemple, le réseau des « anges du chemin » du Pacific Crest Trail aux USA, un dispositif gratuit et bénévole d'aide aux randonneurs (en logistique, eau, nourriture, etc.) relayé par les réseaux sociaux. Ce réseau est aussi à l'origine d'événements tels que le démarrage de la saison d'itinérance. Ce dispositif favorise la fréquentation de l'itinéraire PCT, y compris, voire surtout, par des itinérants indépendants.

Philippe Bourdeau rappelle que les collectivités territoriales ne subventionnent que l'aménagement et non l'animation. Pourtant, Katia Fersing rajoute que **c'est grâce à la brèche ouverte par la notion du patrimoine qu'il peut y avoir des animations**. Ce « grand mot magique » peut permettre d'activer des leviers et des financements, car les élus et les institutions y sont sensibles. Le patrimoine inclut le matériel et l'immatériel, la patrimonialisation des lieux ordinaires, ouvrant ainsi le champ des possibles dans le cadre institutionnel. De plus, pour permettre davantage d'ouverture, la gestion de l'itinérance peut également être confiée hors des institutions, à des associations par exemple.

SI LES ITINÉRANTS INDÉPENDANTS N'APPORTENT PAS OU TRÈS PEU DE RETOMBÉES ÉCONOMIQUES DIRECTES, ILS PEUVENT CRÉER UNE ENVIE, ILS PEUVENT FAIRE RÊVER LES AUTRES



IMAGINAIRE DE L'ITINÉRANCE : UN AUTRE LEVIER À ACTIONNER

Les leviers actionnables du côté de l'itinérance n'ont pas exclusivement à voir avec l'aménagement, l'animation ou la patrimonialisation. **L'itinérance est plus qu'une pratique, il s'agit aussi d'un ensemble de valeurs.** En d'autres termes, l'itinérance peut inspirer les territoires via ses modalités de mise en pratique, mais aussi via son imaginaire. Les acteurs institutionnels et, surtout professionnels, s'en sont emparés dans leur démarche marketing. La GTA, par exemple, qui a construit un discours de marque-territoire comme « terre d'itinérance », traversée par des itinéraires mythiques ou simplement par des itinérants qui y réalisent un projet personnel. La figure de la rupture avec le quotidien y est largement évoquée. Ce levier imaginaire a l'avantage de fonctionner non seulement auprès d'une cible d'itinérants, mais également auprès d'une cible touristique plus large, qui pourra vivre *a minima* un rêve d'itinérance, à défaut d'en faire une expérience réelle.

A l'inverse, on peut aussi construire une offre d'itinérance touristique à partir de l'imaginaire relevé sur un territoire. C'est le cas de Roquefort, où [Katia Fersing](#) a travaillé sur les imbrications des aspects de la culture locale, telles qu'elles s'articulent dans le territoire. [Sophie Maneval](#) rappelle qu'il est parfois difficile de mener à bien ce travail en profondeur sur l'imaginaire d'un territoire, car il demande un temps long et que les acteurs peuvent changer en cours de travail.

Comme le rappelle [Olivier Obin](#), l'imaginaire est un levier à fort potentiel, qui est particulièrement activé dans le cadre d'une autre pratique de nature, l'alpinisme, lequel par ailleurs n'est pas concerné par l'« aménagisme ».

DE LA DESTINATION AU MAILLAGE

Toujours en réponse à la question de départ, « comment gérer quelque chose qui bouge ? », une solution consiste à penser le territoire touristique non pas comme une destination en soi, mais comme la maille d'un réseau touristique plus vaste. C'est le cas, encore une fois, du Parc naturel des Landes de Gascogne, relié par voie cyclable à Bordeaux et ses vignobles, ainsi qu'à la côte basque.

Cette approche se heurte là aussi à un intérêt économique qui privilégie le long séjour sédentaire. Mais des solutions commencent à être envisagées pour des séjours plus courts, reliés entre eux.

LA RÉAPPROPRIATION DU TERRITOIRE DE LA PART DES POPULATIONS LOCALES

[Sophie Maneval](#) met en avant l'importance de l'itinérance, ou, mieux, de l'itinérant, eu égard à la revalorisation d'un territoire désinvesti par les populations locales. A travers le regard de l'itinérant, regard qui identifie des traits saillants du territoire, celui-ci réacquiert du sens, est réapproprié, réinvesti. De plus, la nécessité de se structurer, par exemple en tant qu'hébergeurs sur un même itinéraire, favorise des rencontres entre locaux, une sociabilité locale. Toutefois, les retombées économiques de ces processus sont lentes à émerger et il est parfois difficile de convaincre les acteurs économiques d'investir en ce sens.



FAIRE TERRITOIRE VIA LES RENCONTRES

Cela dit, l'itinérance n'implique pas qu'un apport économique aux territoires. Qu'elle soit structurée ou indépendante, comme le rappelle [Philippe Bourdeau](#) : « peut-on faire territoire avec les gens qui passent ? ». [Frédéric Gilbert](#) évoque le processus de convergence entre les motivations des acteurs locaux et les motivations des itinérants qui a abouti, par exemple, à l'institution des Cyclo-bals, une itinérance à vélo dans le Parc naturel des Landes de Gascogne, « de bal en bal ». Les habitants des villages où se tiennent les bals reconnaissent les itinérants comme des étrangers vacanciers, mais il y a un sens à leur itinérance. D'autres rencontres sont favorisées : avec les hébergeurs, les producteurs locaux.

Les populations locales sont, elles aussi, une richesse. Des hommes et des femmes, avec des histoires à raconter. Une richesse d'autant plus précieuse dans le cas de territoires à faible attractivité géographique, comme les Landes de Gascogne (pays plat, pas de hauts lieux). Une richesse que l'on peut désirer même lorsqu'on est en charge d'un territoire mythique comme les Hautes-Alpes, qui favorise une itinérance sportive, au détriment d'une itinérance récréative et accessible ([Simon Vitorge](#)).

[Philippe Bourdeau](#) conclut sur cette thématique en évoquant une réconciliation avec le mythe pré-touristique ou **comment créer les conditions d'une rencontre sans trop programmer ?** Il peut y avoir des dispositifs à géométrie variable, du plus structuré au plus lâche. La promesse d'une rencontre avec les populations locales peut suffire à susciter l'itinérance.

SYNTHÈSE

VERS UNE APPROCHE « NOMADE » DU TERRITOIRE ?

La gestion de l'itinérance oblige avant tout à quitter l'espace étroit du produit touristique pour embrasser celui du développement territorial au sens large, au-delà du tourisme. L'itinérant consomme, très peu ou beaucoup selon les types (de l'extrême indépendant au cyclo-sportif de la Route des Grandes Alpes), mais il « brode » aussi des itinéraires à travers les territoires, il se fait porteur de valeurs écologiques, il incarne aux yeux des autres (touristes ou locaux) un rêve, il rencontre les populations locales...

La question est de savoir **comment évaluer l'impact économique de l'itinérance** sur les territoires, alors que cette pratique, dans sa forme la plus pure, indépendante, de rupture avec le quotidien, prône une mise à distance avec la consommation et le confort ? Des positions intermédiaires existent néanmoins, du débutant qui a besoin d'être rassuré avec un itinéraire déjà structuré, à l'itinérant chevronné qui apprécie d'avoir le choix entre le camping sauvage et aménagé ou de bénéficier d'un réseau d'« anges gardiens » le long du chemin, au touriste qui se rêve itinérant et passe un séjour en « terre d'itinérance »... Pour aller plus loin et s'inspirer de l'itinérance dans une démarche d'innovation, certains acteurs désormais voient leur territoire non pas comme une destination en soi mais comme **une « maille » d'un réseau plus vaste**. C'est le cas du Parc naturel des Landes de Gascogne.

Pour finir, force est de constater que tout au long des débats était sous-jacente la conscience d'**une tension entre désir de liberté pour les uns et volonté de structuration pour les autres**. Tension entre désir d'itinérance des uns (pratiquants) et volonté de structuration, d'ancrage, de marchandisation, de « sédentarisation » des autres (acteurs, mais aussi pratiquants non itinérants). Evolution inévitable de toute innovation sociale, comme exprime [Niels Martin](#), ou signe d'une crise de l'économie classique, comme suggéré par [Magali Talandier](#) ? Selon cette dernière, il s'agit d'une crise de ce qui est pris comme base de l'économie : les stocks, mais aussi des outils de ce modèle. Les aménageurs ne disposent pas, ou bien alors de façon très marginale, des outils opérationnels pour penser, organiser, valoriser, rendre durable... notre société de flux matériels et de plus en plus immatériels. Comme si nous devons faire face à l'obsolescence de la boîte à outil de l'aménagement. Selon [Magali Talandier](#), il est intéressant de voir que l'itinérance révèle tout à fait ce malaise qui est, d'ailleurs, aussi institutionnel. En effet, nos découpages territoriaux et notre organisation en collectivités juxtaposées ne sont pas non plus adaptés. La gestion de l'itinérance se fera-t-elle via l'approche de l'économie des flux, immatérielle, ou ne se fera-t-elle pas ?

ITINÉRANCE ET MIGRATION

MIGRATION, ITINÉRANCE ET TERRITOIRE :
QUELLES PERSPECTIVES À VENIR ?





△ **Compte rendu**

Chiara Kirschner

Doctorante (Pacte) et consultante, Grenoble

△ **Animateur**

Jean Corneloup

Enseignant-Chercheur (Pacte), Grenoble

△ **Intervenants**

Philippe Bourdeau

Enseignant-Chercheur (Pacte), Grenoble

Katia Fersing

Ethnologue, université de Nice

Niels Martin,

Chercheur (Pacte) et directeur de la Coordination Montagne, Grenoble

Pascal Mao

Enseignant-Chercheur (Pacte), Grenoble

Noé Rolland

Doctorant (Pacte), Grenoble

Magali Talandier

Enseignant-Chercheur (Pacte), Grenoble

INTRODUCTION

ENTENTE OU FLOU CRÉATIF ?

EXPLORER LES LIENS ENTRE LES NOTIONS DE MIGRATION, ITINÉRANCE ET TERRITOIRE

Jean Corneloup présente la problématique de la table ronde

Le but de cette table ronde est d'explorer **les liens entre les notions de migration, itinérance et territoire**, et d'identifier ce qu'on peut activer comme principes d'action. Est-ce que ces trois notions peuvent s'articuler ensemble ou bien il y a-t-il des incompatibilités ? Le débat

précédent a révélé une nouvelle façon de penser le lien entre l'itinérance et l'économie du territoire : **il existe des formes d'itinérances compatibles avec le développement des territoires et d'autres non**. Dans ce nouveau cadre, peut-on poser un socle commun à ces trois notions, ou faut-il les appréhender différemment ?

IL EXISTE DES FORMES D'ITINÉRANCES COMPATIBLES AVEC LE DÉVELOPPEMENT DES TERRITOIRES ET D'AUTRES NON



DÉBATS

LE STATUT DE L'ITINÉRANCE : NICHE DE LA RECHERCHE OU PHÉNOMÈNE DE FOND DE LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE ?

Jean Corneloup interroge les raisons pour lesquelles émerge l'envie d'évoquer l'itinérance. Au fond, il ne pourrait s'agir que d'une notion qui permet de se marginaliser, d'approcher des petits objets à la marge de la recherche. A-t-elle aussi une réelle valeur sociale, au-delà des modes ou expressions d'avant-garde ?

Du point de vue de l'économie territoriale, comme le rappelle Magali Talandier, il semblerait que oui, car c'est un phénomène de plus en plus présent dans les stratégies de développement territorial. Le cas de l'aire urbaine de Lyon (territoire perçu de plus en plus comme exemplaire en matière de stratégie territoriale) est intéressant car les acteurs comptent placer l'itinérance récréative au cœur de leur schéma de développement touristique. Cela équivaut aussi au retour d'une forme de proximité. **L'itinérance est instrumentalisée pour revaloriser le territoire urbain, en premier lieu pour ses habitants.** Par exemple, la Via Rhôna, toujours à Lyon, permet d'installer en ville des liens avec la nature et entre usages récréatifs et la mobilité. Il y a là une imbrication entre itinérance récréative et mobilité urbaine, entre nature et ville. S'il y a accord sur le statut de phénomène social de l'itinérance, sa définition garde une partie de flou.

TENTATIVES DE DÉFINITION

Les intervenants ont identifié à la fois des définitions communes et distinctes de l'itinérance.

Du côté des définitions communes, il faut retenir :

- △ la définition extensive de Philippe Bourdeau comme **forme de tourisme exocentré**, par opposition au tourisme endocentré polarisé par les stations. Un peu comme les nomades se définissent par rapport aux sédentaires,
- △ **la référence à une dimension narrative et imaginaire**, une histoire qu'on se raconte, chacun la sienne, différente des autres,
- △ et, sur un plan plus descriptif, **l'évocation d'un itinéraire** du point A vers un point B. Niels Martin évoque aussi **la figure de l'errance**.

Les définitions distinctes émergent surtout en relation aux mobiles de la pratique d'itinérance. Les mobiles sont compris comme les motivations, les facteurs qui poussent à la réalisation de l'itinérance :

- △ Olivier Obin rappelle que les mobiles peuvent aller de la découverte d'un pays, de paysages, de populations, jusqu'à une logique plus méditative, au fur et à mesure que l'on en acquiert une expérience,
- △ d'autres mobiles peuvent être le loisir, l'exploit sportif, la compétition, un mobile écologique (ou au contraire une ignorance de la dimension écologique), un mobile religieux (ou au contraire une ignorance de celui-ci et ce, même dans le cadre d'itinéraires à vocation dévotionnelle comme Saint-Jacques de Compostelle), etc.

UN STYLE DE VIE EN ACCORD AVEC
LA QUÊTE D'UN SENS DANS SON
PROJET DE VIE



ITINÉRANCE, PROJET EXISTENTIEL, STYLE DE VIE

Jean Corneloup, en reprenant les tentatives de définitions, identifie **la transformation de l'individu comme une dimension au cœur de l'itinérance**. L'itinérance apparaît comme **un élément structurant du projet de vie**. Pascal Mao parle de « voyage initiatique », ce qui la situe à l'opposé de la pratique touristique de station ou pratique « standard », fondée elle sur des motivations hédonistes ou esthétiques (tourisme comme forme de consommation).

De plus, la décision de partir (en itinérance, en migration d'agrément) semble correspondre le plus souvent à un moment de **crise** dans la trajectoire de vie, notamment des événements familiaux importants (mort, maladie d'un proche...). Il s'agirait d'un moment de rupture avec la vie quotidienne. De plus, il est intéressant de constater que **la sédentarisation en un « ailleurs »**, temporaire pour certains, permanente pour d'autres (migration d'agrément), est une pratique très proche en termes de motivation. Il s'agirait de pratiques-métaphores de l'existence, où ce qui compte est le chemin parcouru. L'itinérance serait alors bien plus qu'une expérience isolée dans un parcours de vie ; il s'agirait d'une manifestation particulière d'un style de vie nomade, où **la liberté, l'autonomie et l'affranchissement des contraintes sont les valeurs centrales**.

LA RENCONTRE AU CŒUR DE L'ITINÉRANCE ?

La rencontre avec les populations locales, ou d'autres itinérants, n'est pas forcément prévue au départ. Et parfois, elle a lieu, de manière fortuite. Pour d'autres, cela devient un argument pour justifier *a posteriori* un projet d'itinérance. D'autres encore affichent une volonté d'évitement des autres, dans le but de réaliser un projet individuel (de recherche de soi, d'éloignement de la « civilisation », etc.). Dans la plupart des cas, il s'agit d'une dimension plus présente dans la pratique itinérante que dans celle du tourisme standard ou de consommation. Il semble néanmoins délicat de s'appuyer sur ce ressort de l'itinérance pour le développement territorial, puisque, très souvent, la rencontre n'est pas une motivation de départ. On pourrait alors imaginer **des dispositifs pour simplement la favoriser, à défaut de l'organiser**.

LA LIBERTÉ,
L'AUTONOMIE ET
L'AFFRANCHISSEMENT
DES CONTRAINTES
SONT LES VALEURS
CENTRALES

ITINÉRANCE ET MIGRATION D'AGRÉMENT : QUELS LIENS ?

Tout au long des débats, la migration d'agrément s'est « invitée » à côté de l'itinérance, et notamment lorsque les thématiques du projet existentiel et de la rencontre ont été abordées. S'agit-il de deux phénomènes proches, complémentaires, ou différents ? Un itinérant est-il un migrant, un migrant est-il un itinérant ?

Deux positions émergent des débats. D'un point de vue global, une différenciation des deux pratiques est faite, par Olivier Obin, autour de l'opposition entre sédentarité (migration d'agrément) et nomadisme (itinérance). A contrario, une proximité entre les deux pratiques est soutenue, notamment par Niels Martin et Philippe Bourdeau :

△ ces deux pratiques sembleraient suivre le même mobile « ultime », qui est **d'ancrer un style de vie en accord avec la quête d'un sens dans son projet de vie**. Il s'agit de donner un sens aux vacances et au lieu d'habitation. Une importance est donnée au déplacement, et non plus à la destination, s'inscrivant ainsi dans l'après-tourisme. Cela n'exclut pas l'inscription dans la culture des loisirs, qui autorise (voire valorise) socialement à mettre les loisirs au centre de sa vie, soit dans un projet de voyage long et démesuré, soit dans un choix de résidence, non pas là où il y a du travail ou la famille, mais dans un lieu proche à ce qui correspond à un rêve. Il s'agirait alors de marquer un point d'arrêt, d'une fuite quelque part.

△ du point de vue des comportements observés, **le lieu de vie choisi est alors perçu comme un camp de base**, duquel l'habitant part en itinérance, lointaine ou proche (enracinement dynamique). Le migrant d'agrément se crée un lieu récréatif même lorsqu'il n'existe pas. A l'inverse, on observe également l'avènement d'une migration d'agrément chez des itinérants « multirécidivistes ».

Ainsi, itinérance et migration d'agrément paraissent intimement liées.



LA SPHÈRE PROFESSIONNELLE ET LES AMÉNITÉS TERRITORIALES

Quels impacts ce lien peut-il avoir dans la manière de penser l'économie du territoire ? Deux pistes sont évoquées :

△ une piste évoquée, notamment par **Niels Martin**, est de **favoriser l'innovation apportée par ces itinérants-migrants**, ambassadeurs d'un style de vie et de valeurs via la sphère professionnelle,

△ **Magali Talandier** évoque **la mise en désir du territoire**, la mise en place de stratégies pour attirer et ensuite garder les itinérants-migrants : aménités territoriales, mais aussi maillage d'itinéraires pour leur permettre de continuer à « butiner ».

Cependant, il demeure de nombreux facteurs non contrôlables par les territoires : factuels comme l'ancrage familial qui empêche de partir, l'absence de travail, la baisse du pouvoir d'achat, ou bien comme le sens de l'obligation, la culpabilité, etc.

IL FAUT FAVORISER L'INNOVATION APPORTÉE PAR CES ITINÉRANTS-MIGRANTS

Définitions : Impact direct = revenu et emplois générés par la dépense directe des pratiquants auprès des acteurs principaux, alors que Impact indirect = revenu et emplois générés auprès des fournisseurs. Impact induit = revenu et emplois liés à la consommation locale des acteurs principaux et secondaires dans le territoire.

Définition : la ressource territoriale est « une caractéristique construite d'un territoire spécifique et ce, dans une optique de développement. » (Gumuchian et Pecqueur, 2007, p. 5).

LES INDICATEURS VIA L'ÉCONOMIE PRÉSENTIELLE

A l'instar de la table ronde précédente, celle-ci se conclut avec la convocation d'une approche économique alternative pour mesurer les impacts de l'itinérance et de la migration d'agrément sur l'économie des territoires. S'il est facile de mesurer la partie visible de la circulation des richesses, il n'y a pas d'outils pour mesurer la partie non visible. Les outils dont dispose l'économiste aujourd'hui permettent de mesurer les impacts directs, indirects et induits du « passage » des itinérants dans le territoire.

L'économiste peut également mesurer la valeur d'un territoire en demandant aux habitants combien ils seraient prêts à payer pour maintenir, par exemple, tel paysage. On peut envisager de multiples méthodes pour tenter de révéler et mesurer la capacité qu'ont les territoires à attirer, retenir et valoriser ces flux. Par contre, comment mesurer l'impact des liens informels qui se tissent entre les acteurs du territoire ou bien encore l'émergence d'un milieu culturel ? Cela rejoint la question de la ressource territoriale et de son impact économique.



SYNTHÈSE

VERS UNE PRISE EN CONSIDÉRATION DU PROJET EXISTENTIEL ET DU STYLE DE VIE NOMADE DANS L'ÉCONOMIE TERRITORIALE

Après s'être mis d'accord sur le statut de l'itinérance en tant que **phénomène de fond de la société contemporaine**, les débats ont poursuivi dans la tentative de définir ce phénomène. Malgré des opinions divergentes sur la pertinence d'une définition univoque, il est apparu **qu'une dimension centrale de l'itinérance est son inscription dans le projet de vie plus vaste du pratiquant**.

Cette pratique intervient très souvent dans un parcours de vie à l'occasion d'une crise existentielle, amenée par des événements familiaux par exemple. Elle serait alors avant tout une quête de sens, un moyen d'épanouissement personnel, et seulement dans une moindre mesure un projet de découverte et de rencontre de l'autre, même si c'est souvent ce qu'on en retire. En prenant de la hauteur dans les observations, on peut également conclure que cette pratique s'intègre dans un **style de vie « nomade »**, qui épouse les valeurs de liberté et autonomie.

C'est dans ce cadre que ses liens avec le phénomène de migration d'agrément prennent tout leur sens, au-delà du simple constat qu'un itinérant peut être aussi un migrant et *vice versa*.

Il apparaît alors que deux pistes stratégiques sont envisageables pour les territoires afin de tirer profit de ces phénomènes. D'une part, favoriser **l'innovation apportée par les pratiquants**, lorsque ceux-ci sont intégrés au tissu économique du territoire via leur profession ; d'autre part, **la mise en désir du territoire** avec l'activation de ressources territoriales spécifiques. Il persiste une marge d'évolution importante dans la **mesure de l'impact économique de ces phénomènes**, car même si l'économiste s'inscrit dans une approche de l'économie des flux, une partie de la circulation des richesses liées à l'itinérance et aux migrations d'agrément reste à mieux évaluer.

ATELIER CRÉATIF

VERS UN DÉVELOPPEMENT INNOVANT?



Nicolas Raynaud ©



Dans la volonté de diversifier les Rencontres citoyennes de la Montagne, il est intéressant d'expérimenter diverses formes de rassemblement et de production d'idées. Les Rencontres citoyennes peuvent prendre la forme d'ateliers créatifs afin de recueillir des idées et des propos.

△ **Compte rendu et animation**

Chiara Kirschner

Doctorante (Pacte) et consultante, Grenoble

△ **Participants**

Témoins, intervenants et public du séminaire

INTRODUCTION

COMMENT PRODUIRE DE NOUVELLES IDÉES DE DÉVELOPPEMENT DES TERRITOIRES INSPIRÉES DE L'ITINÉRANCE QUI SOIENT VÉRITABLEMENT ORIGINALES ET PERTINENTES ?

Le développement des territoires en lien avec l'itinérance a procédé jusqu'à présent de manière directe, c'est-à-dire s'inspirant directement des **aspects manifestes de la pratique**, perceptibles de l'extérieur, même si l'on n'est pas pratiquant : spatiaux (itinéraire, avec une partie d'errance), temporels (durée plus ou moins longue), autonomie, découverte de milieux naturels et/ou culturels, rencontres... Cette approche aboutit essentiellement à deux types d'action :

△ sur le plan du « **produit** », c'est-à-dire de l'offre touristique, l'aménagement/animation des territoires pour favoriser la pratique de l'itinérance (structurée) : création d'itinéraires de randonnée au long cours, de voies cyclables, découverte d'un territoire et de sa culture en mouvement, réseau d'hébergeurs...

△ sur le plan de l'« **image** », c'est-à-dire de la construction de territoires-marques, l'expression d'un imaginaire de l'itinérance, et plus spécifiquement le positionnement d'une terre d'itinérance (par exemple, la Bourgogne du Sud). Il s'agit là d'un imaginaire ancré encore une fois sur les aspects « manifestes » de l'itinérance : parcours, découverte, cartographie... c'est-à-dire un imaginaire d'appropriation de l'espace.

Cet atelier créatif se propose d'explorer les ressorts d'une approche indirecte de l'itinérance, c'est-à-dire s'inspirant des aspects latents de la pratique, percep-

tibles uniquement par le pratiquant, ayant trait à la **sphère intime, sensible, émotionnelle**, conduisant vers les motivations les plus profondes, **en lien avec le projet existentiel et le choix d'un style de vie**.

Puisque les itinérants indépendants au long cours semblent privilégier une approche non marchande, pleinement autonome de la pratique, **ce qui est recherché ici ce sont des idées de développement territorial destinées à une cible plus vaste** : touriste (citoyen) sensible aux valeurs de l'itinérance, itinérant débutant ou peu expérimenté, ou itinérant temporairement sédentaire. Et ce, en s'appuyant sur la richesse des témoignages des itinérants indépendants au long cours qui représentent la forme aboutie, la plus complète, voire « idéale », de l'itinérance.

Cet atelier créatif consistait à effectuer une séance de créativité partielle, animée selon la structure CPS (Creative Problem Solving), dont ont été abordées les phases 2 (production d'idées) et 3 (production de solutions), avec des techniques d'association d'idées et des techniques corporelles CREACORPS®. Chaque idée ou solution a été écrite par les participants sur des post-it. La phase 1 (« définition du défi créatif ») a été remplacée par les témoignages et débats des deux journées de séminaire. Faute de temps, la phase 4 (« plan d'action ») n'a pas eu lieu.



PRODUCTION

PHASE 1 : RECHERCHE D'IDÉES

24 « clusters d'idées » ont été identifiés, regroupés ici en quelques grands axes thématiques.

AXE 1 : LA RUPTURE AVEC LE QUOTIDIEN

La rupture avec le quotidien est sans doute le thème le plus récurrent dans les actions de développement territorial.

- △ **Famille** > généalogie, enfants, racines, ancrage
- △ **Rupture** > se fuir, changer de vie, nouveau départ
- △ **Retour aux sources** > manque(s), retour à l'état primitif, l'animal, l'anti-ville
- △ **Dépouillement** > épuration, non marchand, humilité, dématérialiser, tente, simplicité
- △ **Imaginaire** > mythe, rêve, pour faire rêver, se faire un film, des ailes
- △ **Alternative** > alternatif, originalité, différent
- △ **Altérité** > l'aventure humaine, nouvelles voies, pays étranger

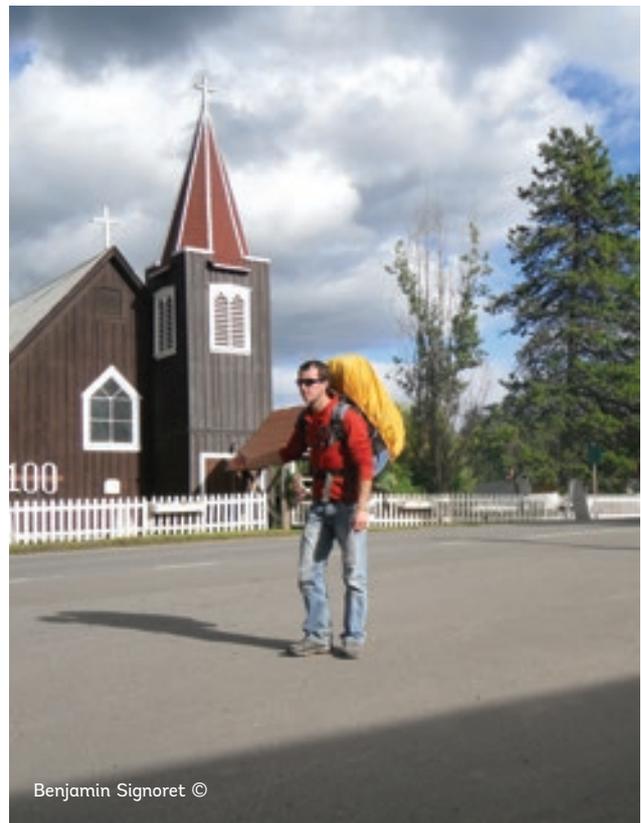
AXE 2 : APPROPRIATION D'UNE NOUVELLE SPATIO-TEMPORALITÉ

- △ **Chemin** > « il n'y a pas de chemin vers le bonheur, le bonheur c'est le chemin » (avec l'accent chinois :-), cheminement
- △ **Fluidité** > roue libre, liberté, mobilité, souplesse
- △ **Rythme** > espace-temps, quotidien, répétition, s'en-ner, voir le temps passer, éphémère

A partir de l'axe 3, des thèmes moins récurrents sont apparus, d'où leur intérêt dans une démarche de développement innovant des territoires.

AXE 3 : PROJET EXISTENTIEL

- △ **Implication** > volonté, mentale, conviction, s'engager, débrouillardise
- △ **Développement personnel** > sens, quête, recherche, se (dé)construire, se retrouver
- △ **Apprentissage** > arpenter pour appréhender, apprendre
- △ **Affirmation** > s'affirmer, être soi, se mettre en scène
- △ **Revers de la médaille** > difficulté, saleté-pureté, culpabilité, effet miroir
- △ **Accomplissement** > oser, réalisation, communiquer
- △ **Expérience** > expérience vécue, maturité



Benjamin Signoret ©

AXE 4 : TENSION ENTRE CONDITIONS ET CONFIANCE

- △ **Insécurité** > maladie, mort, pluie, mauvais temps
- △ **Confiance** > créer du lien, du réseau, confiance aux autres et à soi, lâcher prise, sécurité

AXE 5 : TENSION ENTRE RENCONTRES ET ISOLEMENT

- △ **Solidarité** > entraide, partage
- △ **Elitisme** > "Dolce vita", "New Age"

AXE 6 : TRANSMISSION ET COMMUNICATION

- △ **Transmission** > lien, éduquer, la réalité
- △ **Blog** > démocratisation, suivre

AXE 7 : STYLE DE VIE NOMADE

- △ **Retour** > non-retour, nomadisme, et après ?

AUTRES : solitaire, patrimoine, nourriture, découvrir, appareil photo, argent, coût...



PHASE 2 : RECHERCHE DE SOLUTIONS-ACTIONS

En raison d'un manque de temps, il n'a été possible de transformer en proposition d'actions que deux clusters : le dépouillement (axe rupture) et la confiance. Les listings suivants sont des propositions d'actions d'aménagement du territoire qui permettraient de faciliter la notion du cluster.

Les propositions d'actions sont transformées en mimant le cluster. Un groupe se saisit d'un cluster et mime ce que cela lui évoque. Les autres groupes les rejoignent dans leur mime et ce dernier aide à révéler des leviers d'action. Il est alors effectué des propositions d'actions d'aménagement en lien avec la notion du cluster et le mime.

Actions cluster « dépouillement » :

- △ Boîte/consigne à téléphone portable, supprimer la couverture GSM, zone non couverte par le wifi, éteindre les lumières la nuit
- △ Matérialiser le départ du chemin d'itinérance
- △ Dés-aménagement, aménagement réversible
- △ Marcher nu, s'habiller autrement
- △ Gratuité, non-marchand

Actions cluster « confiance » :

- △ Chemin dangereux versus protégé, créer du vide, aménager juste pour guider, hamac
- △ Randonnée aveugle guidée, sans point fixe d'arrêt
- △ Réseau de solidarité, réseau participatif de bénévoles (de visite et découverte), raids en équipe

SYNTHÈSE



VERS UN DÉVELOPPEMENT SENSIBLE ET INNOVANT DES TERRITOIRES ?

L'atelier créatif a permis de mettre à jour de nouvelles thématiques liées à l'itinérance, pertinentes et originales, s'inscrivant dans un registre que l'on pourrait qualifier d'« intimité territoriale », parce qu'il exprime les sensations, les émotions, et plus généralement le lien avec le parcours de vie du pratiquant. Nous avons maintenant à disposition un bassin de propositions d'actions dans les territoires, qui, loin d'être exhaustif, se doit sans doute d'être enrichi par de nouveaux débats et pourquoi pas sous forme d'ateliers créatifs. Cependant, il a déjà le mérite de pouvoir être facilement approprié par sa cible, puisqu'elle en est la source.

Ces pistes permettent également d'initier une démarche de développement innovant des territoires. Par le dépassement des axes thématiques les plus récurrents (la rupture avec la vie quotidienne et l'appropriation spatio-temporelle). **Ces propositions d'aménagement illustrent la recherche d'une valeur d'attractivité et de différenciation des territoires.**



ITINÉRANCE HYPERMODERNE ET DÉVELOPPEMENT TERRITORIAL EN TRANSITION

Cet atelier créatif a donné lieu à la conclusion du séminaire

Pour **Jean Corneloup**, ce séminaire a montré qu'il y a d'autres manières de réfléchir à l'itinérance et aux migrations récréatives, au-delà des débats d'acteurs et de chercheurs : **l'échange avec des témoins ; l'animation et la participation à des ateliers de créativité sont des exemples d'alternatives dans la recherche de pistes de développement du territoire.**

Les débats qui ont eu lieu lors de ces deux jours de séminaire ont permis de faire ressortir quelques traits saillants des expériences et des propriétés caractéristiques de l'itinérance. **A l'échelle individuelle, cette itinérance est loin d'être seulement récréative.** Elle s'imbrique véritablement dans le parcours de vie du pratiquant. On a pu ainsi observer combien cette idée d'itinérances ordinaire et existentielle pouvait être retenue pour saisir le mouvement des pratiques actuelles et à venir. L'itinérance ordinaire ne doit pas être pensée comme cette mise à l'écart de la vie sédentaire, ni comme un ancrage dans un grand projet avec une volonté de faire une « performance » et de se donner une « épreuve à relever » ; mais plutôt comme **la volonté de prendre le temps de se rencontrer et de rencontrer les autres, de changer de rythme, de redonner de la présence aux choses simples de la vie dans l'attention portée aux petits détails des moments itinérants...**

En même temps, on a pu noter la présence d'une itinérance narcissique où l'itinérant se concentre sur soi, son envie de prendre du temps pour soi (après avoir consacré beaucoup de temps pour les autres : travail, famille, enfants, etc.). L'idée serait pour chacun, en fonction de sa situation de jeunes, d'adultes ou de seniors, d'amplifier sa vie par une envie en se concentrant sur son projet personnel et existentiel. On aime alors se prendre en photo, envoyer des mails et des SMS, s'offrir des petits plaisirs, se construire son parcours personnalisé et ses « petits » défis, être libre de ses mouvements et du temps, faire un diaporama à son retour où l'itinérant (ou le groupe-famille) est au centre du scénario...

Les pistes stimulantes qui ont été identifiées ouvrent sur le lien avec le projet de vie. En partant des mobiles de l'itinérance, on parvient à un développement culturel des territoires, qui va au-delà d'une vision aménagiste, technique et logistique. Et qui va aussi au-delà d'une itinérance normative : voies vertes, fluviales... Car ce qui fait sens dans l'itinérance, c'est sans doute l'investigation imaginaire, la recherche du pourquoi on est ici ; mais surtout la volonté d'habiter son itinérance de multiples moments encadrés dans le sensible, l'émotionnel, la rencontre, les expériences patrimoniales, corporelles et thématiques et l'errance toujours possible en cours de chemin...

Bien des intervenants engagés dans la gestion des territoires ont aussi pu nous montrer combien la culture pouvait être fabriquée, activée et mise en scène dans différents lieux pour faire de l'itinérance un projet culturel des territoires. Cependant, cette demande et cette pratique d'itinérances hypermodernes (concentrée sur soi, sa vie et sa réussite) ne doit pas masquer **l'émergence d'itinérances transmodernes, engagées dans d'autres perspectives culturelles et citoyennes** qui restent autant de champs de recherche à explorer.

Jean Corneloup, président du réseau Sportsnature.org



QUE LES MONTAGNES SE RENCONTRENT !

Depuis son lancement au mois de juin 2011, l'Appel pour nos montagnes et le mouvement d'opinion qui l'a constitué s'est prolongé par des actions concrètes. Les différents ateliers organisés se sont inscrits dans une démarche de démocratie participative. **Ils ont réuni des acteurs locaux de tous bords pour réfléchir sur des thématiques concernant leurs territoires, avec la perspective d'ouvrir de nouvelles voies.** La ligne force « Ouvrir le champ des possibles » est un véritable guide des réflexions, regroupant les points de vue issus des espaces de concertation.

Qu'elles soient aménagistes ou environnementalistes, les limites de nombreux modèles, économiques, culturels ou sociaux sont atteintes ou proches de l'être. Entre « course à l'armement » immobilier et vision drastique des relations entre l'Homme et son environnement sur la planète Terre, « gentils », « méchants », ou inversement, ces oppositions binaires et simplistes sont souvent ravageuses !

La nécessité de trouver de nouvelles voies est bien présente, plus qu'actuelle. Une place existe pour quitter le cadre convenu des positions traditionnelles et remettre l'Homme et ses intérêts au centre du système.

Offrir des environnements propices à la transmission d'informations, aux échanges, à la réflexion et au partage est la dimension que ses initiateurs ont voulu donner à l'Appel pour nos montagnes.

Les Rencontres citoyennes de la montagne et les différents ateliers sur les territoires qui les ont alimentées en sont une des traductions concrètes, tel que ses initiateurs s'y étaient engagés. Ces initiatives ont pu être mises en œuvre avec le soutien des Régions Provence-Alpes-Côte d'Azur et Rhône-Alpes (dans le cadre du dispositif « Montagne 2040 ») et les appuis des fondations Petzl et Nature & Découvertes, ainsi que des autres partenaires associés sur chacun des événements.

L'avenir de la montagne, sa place dans la société, sont bien évidemment une des préoccupations centrales pour ceux qui y vivent, ceux qui en vivent et ceux qui y sont accueillis. Les évolutions du climat, quel que soit l'angle sous lequel on les prend, sont une réalité, une évidence. Les évolutions sociologiques, culturelles et économiques aussi. Ces deux tendances mettent sous tension le modèle de développement montagnard poursuivi depuis les Trente Glorieuses. Son bien-fondé pose chaque jour un peu plus question.

Mais quelles nouvelles approches est-il envisageable et réaliste de proposer aux citoyens, locaux ou visiteurs ? Les pratiques de nature, « traditionnelles » ou plus modernes, sont-elles à même de construire l'ossature d'un nouveau modèle, plus durable et plus respectueux ? Basées sur la valorisation des atouts du territoire – économiques, sociaux, environnementaux –, certaines analyses pourraient le laisser penser. Elles voient, dans l'émergence et la prise en compte d'une

économie qui intègre tout autant les résidents permanents que ceux dont la présence est ponctuelle, la clé d'un rééquilibrage en faveur des occupations plus diffuses de l'espace montagnard.

Toutefois, comme le montrent un certain nombre de débats qui ont eu lieu au sein des Rencontres citoyennes de cette année, tout n'est pas rose dans ce scénario. Des tensions, voire des conflits, sont possibles, des questionnements aussi. Ils méritent d'être posés sur la table afin d'évaluer la pertinence réelle des « contre-modèles » envisagés, y compris sur le plan économique. La poursuite de la démarche des Rencontres doit permettre d'avancer dans cette direction.

Une des perspectives réside peut-être dans la réaffirmation de la solidarité entre les territoires, traditionnelle en montagne. Le « nerf de la guerre » étant comme toujours financier, il n'est pas inutile de se remémorer qu'une des dispositions-phares de la loi Montagne de 1985 a instauré une taxe sur les remontées mécaniques au bénéfice des communes et des départements.

La destination des sommes collectées y est définie précisément pour favoriser, entre autres, « le développement agricole en montagne », « le développement d'un tourisme d'initiative locale et des activités qui y contribuent » – les collectivités locales étant chargées d'en répartir au mieux le montant, comme l'indique le Code général des Collectivités territoriales.

Plus que jamais, les fondamentaux de ce texte sont d'actualité.

La Coordination Montagne qui regroupe les principaux acteurs pratiquants et utilisateurs de la « montagne » française peu ou pas aménagée porte les Rencontres citoyennes de la montagne. **Au sein de cette instance, par la nature même des entités qui la composent, des positions divergentes sont exposées, confrontées. Mais le dialogue existe, et c'est bien d'une même voix que la parole de la Coordination Montagne est exprimée.**

La place de la discussion est ouverte plus largement aux acteurs politiques et économiques de la montagne aménagée. Les Rencontres citoyennes de la montagne sont une tentative d'offrir cette possibilité de débattre et de faire entendre leurs voix aux autres acteurs montagnards, qui portent aussi une part des possibles.

Montagne économique, montagne sociale, montagne environnementale, que l'ouverture du « champ des possibles » soit l'occasion de faire mentir le dicton qui voudrait qu'il n'y ait que les montagnes qui ne se rencontrent pas !

Bernard Jean, directeur de l'ANCEF

2^E RENCONTRES CITOYENNES DE LA MONTAGNE

LES ACTES 2013

PARTAGER L'AVENIR DE LA MONTAGNE

Lancé en 2011 par les grands acteurs associatifs (Mountain Wilderness, Cipra France et Ancef) et professionnels de la montagne, l'« Appel pour nos montagnes » a réveillé les esprits en proposant de construire une nouvelle vision de nos montagnes.

A la suite de cet appel, et depuis leur première édition en 2012, les Rencontres citoyennes de la Montagne sont des moments privilégiés pour réfléchir ensemble aux enjeux qui touchent la montagne et imaginer de nouvelles voies d'avenir.

Ces Rencontres sont l'occasion de donner la parole à toutes les parties prenantes autour des problématiques et sujets ayant trait à la montagne et aux pratiques douces, dans une volonté de rechercher des consensus par-delà les positions établies.

Portées par la Coordination Montagne, avec une forte implication de ses membres initiateurs de l'Appel, les Rencontres citoyennes se tiennent plusieurs fois par an, dans le cadre de diverses manifestations du monde de la montagne.

LES ACTES DE L'ANNÉE 2013

En 2013, trois Rencontres citoyennes de la Montagne ont eu lieu en parallèle d'événements et sur divers sujets en lien avec les pratiques de montagne. Ces Rencontres sont capitalisées sous forme d'Actes et sur le site de l'Appel pour nos montagnes afin de rendre accessible au public le plus large le contenu des débats.

Ce document rassemble l'essentiel des échanges entre les nombreux intervenants spécialisés et les différents publics qui ont eu lieu lors des trois Rencontres de l'année 2013.

Retrouvez toutes les informations et actualités des Rencontres citoyennes de la Montagne sur : www.appelpournosmontagnes.org/rencontres-citoyennes/

Coordination Montagne

Maison de la Montagne
3, rue Raoul Blanchard
38000 GRENOBLE
04 76 51 75 41

www.coordination-montagne.fr



*Ils portent les Rencontres
citoyennes de la Montagne*



Avec l'appui de



Et le soutien de

